



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.



LITTÉRATURE CANADIENNE.

POÉSIE.

LOUISE.

Une Légende Canadienne.

“ With stern-resolved despairing eye
I see each aimed dart ;
For one has cut my dearest tie
And quivers in my heart.”

BURNS.

I.



VOIS-TU là-bas au pied des riantes collines,
Près des flots azurés éparses des ruines ?—
Le villageois de loin n’y passe qu’en tremblant ;
C’est là que vient la nuit errer le spectre blanc.
Et l’on dit que souvent sa voix triste et plaintive
Se mêle au vent du soir et gémit sur la rive.
Dans ces pins noir jadis s’élevait un château,
L’effroi de l’indien (1) et l’appui du hameau.
Plus d’une fois le choc meurtrier des batailles
Retentit jusqu’au ciel du pied de ses murailles ;
Et l’homme rouge ardent en son premier effort,
Au lieu de la victoire y vint chercher la mort.
Mais depuis bien des ans le fracas de la guerre
Ne troublait plus l’écho de ce lieu solitaire.

Les doux oiseaux des cieux, messagers du printemps,
Cachés sous la feuillée y soupiraient leurs chants.
Aux rayons de Phébé l’acier des sentinelles
Ne brillait plus au loin sur le haut des tourelles,
Tandis que l’indien furtif, silencieux,
Jettait sur eux du bois un regard curieux,
Ou que, levant sa hache au-dessus des campagnes,
Son bras les menaçait du sommet des montagnes.
Les flots du Saint-Laurent murmurant sur leurs bords,
Aux chants des villageois mêlaient leurs doux accords.
Tout respirait la paix et le bonheur champêtre,—
Bonheur que chaque jour l’aube faisait renaître.

II.

D’Edouard de Chambly

Ce manoir était l’héritage ;

Et l’on voyait au-dessus du village

S’élever dans les airs de loin, son front hardi.

Là, naquirent toujours des guerriers intrépides,

Fidèles à l’honneur comme ils l’étaient aux cieux ;

Et le Canadien qui passait dans ces lieux,

Suspendant l’aviron sur les ondes lymniques,

Disait : “ puissent leurs fils être aussi braves qu’eux,”

Puis s’éloignait les yeux humides.

Le vieux soldat aux tems qui n’étaient plus

Avait reporté sa mémoire ;

A l’aspect du passé ses sens s’étaient émus

(1) On sait que dans les premiers tems de l’établissement du pays, nos ancêtres étaient obligés de cultiver leurs champs les armes à la main ; les sauvages faisaient souvent des irruptions et l’histoire nous raconte les massacres qu’ils ont commis, surtout dans le district de Montréal. Le fort Chambly fut bâti pour mettre un frein aux courses des Iroquois.

Car il lui parlait de sa gloire, (1)

III.

Dans les arbres touffus autour du vieux château
Dont l'image en tremblant se dessinait sur Peau,
S'entretenaient un soir Edouard et Louise
Assis sous les ramaux balancés par la brise.
Louise ressemblait sous ses vêtements blancs
A ces anges du ciel purs et resplendissants
Dont les bardes divins nous ont tracé l'image.
Une noble douceur régnait sur son visage.
L'un pour l'autre leurs cœurs semblaient être formés,
Avant de le savoir tous deux s'étaient aimés.

Mais des feux inconnus troublaient déjà leurs ames.
Dans leurs sens agités s'allumaient d'autres flammes ;
Assis au bord des flots à leurs pieds murmurant,
Murmure qui comme eux soupirait tendrement,
Edouard appuyait sur les bras de Louise
Son front dont les cheveux se jouaient dans la brise,
Tandis que les oiseaux voltigeant dans les airs,
Répandaient autour d'eux leurs amoureux concerts.
Là, leurs cœurs se livraient aux douces rêveries ;
Tous les jours enivrés à leurs coupes fleuries,
Ils semblaient oublier leur terrestre séjour !
Quel bonheur égala notre premier amour !
Mais ce bonheur durait toujours peu pour Louise :

Un rayon lumineux dans son ame surprise
Jetait un vif éclat, puis mourrait aussitôt ;
Le calme ne faisait que passer sur le flot.
Quel beau soleil descend derrière la montagne—
Dorera-t-il toujours ainsi notre campagne ?
Et puis vers l'avenir elle jette un regard,
Où ses pensers aimaient à flotter au hasard.
Edouard là, tout semble nous sourire ;
Et pourtant, peut-être ai-je tort ?
Mais, malgré moi je crains le sort,
Et les pressentiments que le passé m'inspire.
Qui sait quel avenir me destine le ciel ?
Qui put jamais sonder ce secret éternel ?—
L'avenir ! Devant nous, il recule sans cesse.
Dans le fond du passé, que vois-je ? la tristesse.
Le trépas avec elle a marqué mon berceau :
Hélas ! mes premiers cris troublèrent un tombeau.
Non, je n'ai jamais vu ceux qui m'ont donné l'être
Sous le toit étranger, Edouard, j'ai dû croître.
Puis elle devint triste. Orpheline en naissant
Elle n'avait jamais connu l'embrassement,—
Le tendre embrassement d'une mère chérie ;
Et sans savoir pourquoi sa paupière attendrie
Se voilait souvent de pleurs,

En voyant du matin, le soir, périr les fleurs,
Ou la feuille que loin de sa tige tremblante
Emportait dans son cours l'onde toujours fuyante.
Edouard ! Edouard ! pour toi fut le bonheur.
Et dans ces lieux si chers, un père, dont le cœur
Te comprit, et pour toi, battait plein d'espérance,
Veilla sur ton berceau, protégea ton enfance ;
Une mère sourit tous les jours à tes vœux,
Et sème sur tes pas des jours toujours heureux.

(1) Les canadiens qui étaient autrefois presque tous soldats marchaient à la guerre sous les ordres de leurs seigneurs. Ainsi à la bataille de Carillon, les 3 brigades canadiennes étaient commandées par le baron de St. Ours, et MM. De Lanaudière et De Gaspé.

Mais moi, pauvre étrangère, en vain, mon ame est triste,
Qui peut soulager sa douleur ?

Hélas ! chaque penser qui m'égaie ou m'attriste
Doit naître et mourir dans mon cœur.

A ces mots, Edouard s'attendrit et la presse,
Longtems, contre son sein : pourquoi tant de tristesse
O toi, pour qui je donnerais mon sang ?
Eh ! ne suis-je donc plus ton frère, ton amant ?
Rejette loin de toi ces lugubres pensées.
De ton sort satisfait les rigueurs sont passées.
Le mien qui nous sourit veillera sur nos jours.
N'as-tu pas foi dans lui comme dans nos amours ?—
Edouard, pourra-t-il changer ma destinée ?
La mienne me poursuit depuis que je suis née.
Un songe que j'ai fait, et qui troubla mes sens,
Semble ajouter encor à mes pressentiments.
Toi qui fais, Edouard, ma seule espérance,
Pardonne à mon cœur son effroi ;
Il n'a rien de caché pour toi ;
Et ce récit pourra soulager sa souffrance ;
Mais la fatalité me soumet à sa loi.

IV.

“ Un soir on entendait dans ce manoir antique
“ Des pas sourds, cadencés, une douce musique ;
“ Puis un bruit prolongé de rires et de voix
“ Qui réveillaient l'écho silencieux des bois,
“ Les fenêtres semblaient rayonner de lumière ;
“ Les flots du Saint-Laurent dans leur pente légère
“ Brillaient comme un miroir qu'embrasent mille feux ;
“ Et leur reflet dorait les nuages des cieux.
“ L'on fêtait en ces lieux une grande victoire,
“ Où le brave Edouard s'était couvert de gloire.
“ Cent beautés y brillaient, et leurs traits souriants,
“ Sour leurs longs cils archés leurs yeux noirs, languissants
“ Etincellaient de grace, et partout leur sourire
“ Répandait dans les cœurs la joie et le délire—
“ Dans le fond du salon des mets délicieux
“ Sur des vases d'argent plus loin frappent les yeux.
“ Sous les lustres partout l'or et le cristal brillent
“ Dans les coupes les vins bouillonnent et pétillent.
“ L'on vantait tes exploits, on chantait les vainqueurs ;
“ Ton vieux père à ton nom, d'orgueil, versait des pleurs.
“ Mais un bruit tout-à-coup frappe la salle immense.
“ Ah ciel ! là-bas, là-bas, un spectre qui s'avance !
“ Tous les yeux sont tournés au sommet du coteau
“ Que la lune effleurait derrière le château.
“ L'œil attaché sur lui la foule s'est pressée,
“ Muette de frayeur elle reste glacée.
“ Je sens encore mon sang remonter vers mon cœur.
“ Ses yeux étaient hagards ; une sombre pâleur
“ Sous ses cheveux épars régnait sur son visage ;
“ Mais sa voix était douce et semblable au feuillage
“ Qu'agitent mollement les zéphirs du matin.
“ De son linceul vers nous elle leva la main.
“ Et sa voix s'élevant suave, mais tremblante,
“ Porta jusqu'au festin sa plainte gémissante.
“ Et l'écho de la nuit en répétant ses chants
“ Fit retentir le ciel de ses tristes accents.

“ Echos du soir qui veillez dans la plaine

Vers Edouard portez ma triste voix ;
Car de la nuit l'humide et froide haleine
Glace mon sein qui tremble sous mes doigts.

“ Il ne vient pas et sa pauvre Louise
Dans la nuit sombre attend toujours en vain ;
Va-t-il laisser au souffle de la brise
Périr de froid la fleur sur son chemin ?

“ Cher Edouard, pourquoi briser ma vie ?
Si jeune encore et verser tant de pleurs.
Mais tendre rose, à sa tige affaiblie,
L'aquilon souffle avant l'aube et je meurs.

“ Il n'entend plus la voix de l'orpheline
“ Dont les accens faisaient vibrer son cœur ;
Froide et tremblante au haut de la colline
Elle n'est plus que l'enfant du malheur.

“ Il dort là-bas, sur la terre étrangère
Parmi les peux qu'a frappé le trépas.
Cessez vos chants et que pleure sa mère
Car Edouard, non, ne reviendra pas.”

“ On entendait encor ces mots dans la nuit sombre
“ Que le spectre à nos yeux disparaissait dans l'ombre.
“ Un silence suivit ce spectacle effrayant,
“ Présage qu'on n'osait rejeter qu'en tremblant,
“ Quand le bruit d'un coursier rétentit dans la plaine.
“ Bientôt l'on entendit sur le parquet de chêne
“ Glisser en murmurant le sabre d'un soldat
“ Qui revenait des bords de la Monongahla.
“ Dans le château soudain un bruit confus résonne,
“ Et ton père pâlit, la force l'abandonne ;
“ De sa tremblante main la coupe avec fracas
“ Tombe sur le parquet et se brise en éclats—
“ Edouard n'était plus !—”

Puisse n'être ce songe
Qu'un présage trompeur que soufflait le mensonge
A l'esprit du sommeil qui flottait sur mes yeux.
Mais je n'ose sonder dans les secrets des cieux.
Edouard à ces mots a gardé le silence ;
Son cœur semble un moment, frappé par la puissance
Que le génie occulte évoque en sa frayeur.
Mais la raison bientôt domine dans son cœur.—
As-tu vu quelquefois flotter sur la campagne,
Louise, des brouillards, d'où là-bas la montagne
Paraissait s'élever comme du sein des flots.
Tes yeux cherchaient, en vain, nos verdoyants coteaux.
A peine le soleil commençait sa carrière,

Le brouillard se perdait noyé dans sa lumière.
Tel, devant la raison le rêve de la nuit,
Qui troublait le sommeil, se dissipe et s'enfuit.
Pourquoi tremblerions-nous devant un vain fantôme ?
Comme au sein de la Grèce, on vit jadis un homme,
Aux pieds d'un dieu qu'il fit, tomber saisi d'effroi.
Ne méconnaissons pas du sort ainsi la loi.
Et n'a-t-il pas été pour nous toujours propice ;
Ta sensibilité fait seule ton supplice.
Ce ciel brillant et pur accuse nos soupçons ;
Et tu sais qu'en doutant dès lors nous l'offensons.

Regarde l'oiseau qui passe
Doute-t-il de l'avenir ?

En voltigeant dans l'espace
Il ne songe qu'au plaisir.

Et quand l'air est serein et frais dans le bocage
Ne fait-il pas sans cesse entendre son ramage ?
Pourtant l'hiver viendra lui ravir son bosquet.
Et nous, un rêve vain nous trouble et nous distrait.

O délices de mon ame

Louise, ah oui ! les cieux nous seront bons ;

Ils souriront à notre flamme,

Car ils sont purs nos cœurs, comme l'air sur nos fronts.

Ta voix, cher Edouard, comme le frais zéphire

A versé dans mon sein le calme et la fraîcheur ;

Et ma crainte s'enfuit devant ton doux sourire

Je suis sûre toujours près de toi du bonheur.

Puis ces nuages passaient ;

Le ciel n'est pas toujours sombre.

Et ses yeux reparaissent

Purs, son front n'avait plus d'ombre.

Ils répétaient ainsi leurs pensers d'espérance ;

Et les échos du soir couraient à demi-voix

Redire, leurs discours aux habitans des bois

Sous le bocage frais où régnait le silence—

Mais un jour un long cri passa sur les coteaux.

Et les armes ont brui partout dans les hameaux.

La guerre au Canada !—debout soldats de France !

Aux champs virginien déjà brille la lance.

Louise, tout-à-coup, se rappelle en tremblant,

Le songe affreux qui lui fit tant d'alarmes ;

Mais au château, déjà, se préparaient les armes,

Car le sang des Chamblys était noble et vaillant.

V.

Partout retentissait le clairon des combats ;
Les vassaux de Chambly se pressent sur ses pas.
Et plus d'un vieux guerrier à la démarche altière
Semble encore animer leur audace guerrière.
Leurs cœurs battent d'orgueil à l'aspect de ces peux.
Le coursier de leur chef frappant le sol poudreux,
Ronge au pied du château son frein couvert d'écume,
Impatient son œil ensanglanté s'allume.

Déjà le blanc panache ombrage, en balançant,
Sur le front d'Edouard, son regard menaçant.
A l'épaule en sautoir pendait sa carabine ;
Un stylet d'or brillait au bas de sa poitrine.—
Edouard ! Edouard ! sa mère en sa douleur.
Au milieu des sanglots le presse sur son cœur.
Mais Louise était là, debout, pâle, immobile—
Il la serre en ses bras ; en sa douleur tranquille
Elle ne peut parler, elle ne sent plus rien,
Son cœur serré respire à peine sous sa main.

Son amant était loia qu'elle croyait encore
Entendre résonner sa voix douce et sonore.
Cependant Edouard tournait derrière lui
Ses yeux vers le château qui baisse et qui s'enfuit.
Une dernière lois son regard s'y promène ;
Puis son coursier fougueux s'élança dans la plaine.

VI.

Non loin du fort Duquesne étaient des défilés
Bordés d'antiques pins et de pics mutilés.
Dans le fond du vallon l'herbe épaisse et pressée
Flottait au gré du vent comme l'onde agitée.
C'est là que de Beaujeu chef habile et prudent
Quoique moins fort que l'ennemi, l'attend.
L'acier muet brillait au travers des feuillages.
Soudain, un bruit lointain troubla ces lieux sauvages.
Les voilà c'est Braddock, et douze cents soldats,
Ses plus braves guerriers accourant sur ses pas.
Parmi les Canadiens règne un profond silence.
Beaujeu n'a pas besoin d'exciter leur vaillance ;
Ils savent sans chef même et combattre et mourir.
On lisait sur leurs fronts l'espoir de conquérir.
Bientôt, des ennemis résonnent les trompettes ;
Les rayons du soleil frappaient leurs bayonnettes.
Ils marchent pleins d'orgueil, et de leurs étendards
L'ombre, en se prolongeant, couvrait leurs fiers regards
Ils marchent—mais, soudain, ainsi que dans l'orage
L'éclair étincelant traverse le nuage,
Brille un feu qui, partout, sur eux vomit la mort.
Sur les cris des mourants s'élève un cri plus fort,
Vive le roi ! trois fois de montagne en montagne
Ce cri Canadien roula dans la campagne.
Tel on vient de l'entendre aux rives des détroits
Terrible aux ennemis encor comme autrefois (1)
Retombe avec fracas, en blanchissant la rive,
Les ennemis rompus et saisis de frayeur
Reculent un moment sous ce feu destructeur,
Mais la voix de leurs chefs à la fin les rallie ;
Le combat recommence avec plus de furie.
Les cris des combattants s'élèvent jusqu'aux cieux.
Les boulets rugissants s'élancent furieux.
Le ciel était couvert de torrents de fumée
Sillonnés avec bruit par la poudre enflammée.
Tout-à-coup de Beaujeu, par le fer est atteint.
Une balle invisible a franché son destin.
Il chancelle et puis tombe avec bruit sur l'arène.
Mais le trépas planait en tous lieux sur la plaine.
Le brave Washington combattant en soldat,
Avec les virginienis balance le combat.
Les fils du St. Laurent répandent le carnage ;
L'intrépide Dumas anime leur courage.
La carabine au poing, dans sa bouillante ardeur
De Chambly combat comme lui avec valeur.
A la tête des siens il plonge en la mêlée ;
Et la hache de guerre aussitôt est levée.
Leurs tranchants meurtiers en cercle fendant l'air,
S'élevaient, retombaient aussi prompts que l'éclair.
La mort suivait leurs coups—quand rendant son épée
D'une main défaillante et qu'un fer a frappée,
Devant Chambly s'arrête un guerrier d'Albion,
Pâle et le sang partout ruisselant sur son front.
Un air noble, mais doux aimait sa figure ;
Jeune, ses traits sont beaux ; sa blonde chevelure

(1) Les canadiens-français du Haut-Canada, se sont distingués récemment sous les ordres du colonel Prince.
Comme le flot brisé sur la roche plaintive.

En boucles retombaient sur son habit doré
Que la poudre a noirci, la hache déchiré.
Guerrier, dit-il, reçois ces inutiles armes
Que mon bras mutilé ne peut plus soutenir,
A ses décrets le ciel me force d'obéir.
Et l'on vit dans ses yeux paraître quelques larmes.
Avec peine son cœur s'était soumis au sort,
Quoique pour son pays il eut bravé la mort.
Brave guerrier, lui dit De Chambly, ton courage
Oui, méritait un destin plus heureux ;
Mais la fortune aux combats est volage.
Nous saurons respecter un soldat valeureux,
Il dit ; quand près de là passe un indien furouche ;
Ces mots, ces mots affreux s'exhalent de sa bouche.
Guerriers ! point de quartier, partout mort aux anglais !
De sa hache le sang coulait à flots épais.
Au-dessus de son front, longtemps il la balance ;
Et sur le prisonnier avec un cri la lance :
Pour détourner le coup Chambly lève son bras ;
Dans l'air vint se choquer l'acier des tomahawks ;
Mais celui de l'indien rebondit vers la terre ;
Dans le flanc de Chambly la hache meurtrière
S'enfonça en mugissant ; le guerrier en tombant
Echale avec son ame un sourd gémissement.
Cependant le combat s'éloigne dans la plaine ;
Les morts et les mourants jonchent partout l'arène,
La victoire, déjà, couronnait les vainqueurs ;
Braddock s'oppose, en vain, à leurs flots destructeurs,
Chaque effort qu'il veut faire accroît encore l'abîme.
Mais l'aspect de la mort et l'aigrit et l'anime.
Le fer l'atteint enfin. Ses soldats effrayés
Dans leur confusion sont partout foudroyés.
Ils fuient—leur terreur dans la fuite s'accroît,
Ils vont semer au loin la mort et l'épouvante.
Braddock lui-même, aussi, est obligé de fuir ;
Mais honteux il arrête, il veut aussi mourir ;
Son cœur altier ne peut survivre à sa défaite.
Mais en mourant il voit sa déroute complète.
Et dans ce jour sanglant les fils du Canada
Plantèrent leurs drapeaux sur la Monongahla (1)
Mais bientôt de la nuit s'abaissèrent les ombres,
Et le char de Phébé perça leurs voiles sombres ;
Au loin elle jeta ses rayons argentés
Sur la face des morts, les fers ensanglantés.
Un jeune virginien à genoux sur la terre
Pleurait en l'appelant sur le corps de son père.
Les vainqueurs confondus erraient parmi les morts.
Et d'Edouard De Chambly plus loin gardant le corps,
Penchés sur leurs mousquets veillaient deux sentinelles,
Des restes du héros depositaires fidèles.
Et les Canadiens vers lui baissant les yeux
Se racontaient tout bas ses exploits glorieux.

VII.

Le manoir était triste, et le vent de l'automne
Frappait dans les vitreaux plaintif et monotone.
La lampe vacillant au milieu du salon,
Jetait sur les lambris un blanchâtre rayon.

(1) Ou Monongahéla, rivière qui coulait à quelque distance du fort Duquesne, et qui a donné son nom à ce combat. Les auteurs anglais disent que "la défaite de Braddock fut entière et le carnage affreux. La moitié des soldats et soixante-quatre officiers sur quatre-vingt cinq furent tués ou blessés. L'artillerie, les munitions de guerre, et même le portefeuille qui renfermait les instructions du général tombèrent entre les mains des ennemis qui étaient, dit-on, au nombre d'environ trois cents."

FEUILLETON.

MADELEINE ET GILBERTE.

ROMAN.

(Suite.)

IX.

Louise veillait seule, et la tête penchée
 Ses regards s'arrêtaient sur la voute étoilée
 Que souvent lui cachait un nuage fuyant ;
 Puis ensuite le ciel devenait plus brillant.
 Le vent qui gémissait au milieu du silence
 Dans son ame réveille, entretient la souffrance.
 Et de tristes pensers passaient dans son esprit,
 Phantomes fugitifs dont son cœur se nourrit.
 Pourquoi donc suis-je triste ? ah ! la vie est amère.
 Edouard ! non, nul bruit au chemin solitaire.
 Qui sait s'il reviendra, s'il reverra jamais
 Le toit qui l'a vu naître et nos bocages frais ?—
 Sa nef fendre les flots ? Les dangers, la misère
 Ont, partout, assiégé sa nouvelle carrière.
 Peut-être, hélas ! la mort sans cesse sur ses pas
 A moissonné ses jours au milieu des combats,
 Et ses os dispersés sur la terre lointaine,
 Privés de sépulture y blanchissent la plaine.
 Et ses yeux attendris se remplissaient de pleurs ;
 Sa bouche murmurait des accents de douleurs.
 Pourquoi craindre les jours que le tems me destine.
 Edouard pourrait-il,—non, son ame divine
 Ne voudrait pas tromper,—j'accuse à tort son cœur.
 Et le passé pour nous si rempli de bonheur.
 Ah ! qu'il est, déjà, loin le tems où l'espérance
 Nous tenant enchaînés sous sa douce puissance,
 Aux pieds de sa Louise Edouard chaque jour
 Venait me raconter ses vœux et son amour.

Ainsi l'inquiétude en son ame oppressée,
 Augmentait son ennui, déchirait sa pensée.

Un bruit sourd résonne, soudain, sur le côteau
 Un guerrier inconnu parut dans le château.
 Le cœur bat à Louise ; elle craint, elle espère :
 Edouard l'avait-il envoyé vers sa mère ?
 Mais pourquoi se tait-elle ? elle semble pâlir,
 Un mot qu'elle étouffa venait de la trahir.
 Après avoir gardé quelque tems le silence,
 Louise, lui dit-elle, on a tous sa souffrance,
 Mais a la supporter on montre son grand cœur ;
 Et le courage est fait pour braver le malheur.
 C'était mon seul enfant ! Mais qu'as-tu donc Louise,
 Oh ciel je n'en puis plus ! ah ! ma tête se brise.
 Edouard ! Edouard ! s'écrie avec douleur
 Louise qui soudain tombe de sa hauteur.
 Le château retentit. La mort sur son visage
 Semblait avoir, déjà, répandu son ombrage.
 A ce spectacle ému le guerrier valeureux
 Sentait couler les pleurs qui tombaient de ses yeux.
 Hélas ! c'en était trop pour le cœur de la mère,
 Ses glas tintaient, le soir, au village en prière.

VIII.

Edouard reposait auprès du vieux château.
 On avait sous des pins déposé son tombeau.
 Longtems encore après Louise, comme une ombre,
 Se glissait tous les soirs sous leur feuillage sombre.
 Et priait à genoux à côté d'une croix ;
 Les échos gémissants répondaient à sa voix.
 Dans le château désert les oiseaux des ténèbres
 Perchés sur les lambris poussaient des cris funèbres,
 Tandis que la tempête au milieu de leurs cris,
 Par terre avec fracas, jetait quelque débris.
 Et l'on dit que depuis on voit de ces collines,
 Un spectre blanc la nuit errer dans les ruines.

F. X. G.

Z



GILBERTE et Madeleine se prome-
 naient dans le parc avec cette douce
 et charmante inquiétude du cœur que
 frappe une passion encore ignorée.
 Tour-à-tour silencieuses et expan-
 sives, heureuses de dire, plus heu-
 reuses de songer, elles avaient déjà
 vingt fois traversé le parc depuis l'é-
 tang jusqu'au perron, quand Gilberte
 aperçut, au-dessus d'une grande haie
 de sureaux, le chapeau à plume de
 Sibbecai.

Elle tressaillit et se pencha pour
 effeuiller une rose.

- Voyez-vous, ma cousine ? lui dit Mlle de Verteuil.
- Oui, oui, j'ai reconnu le grand chapeau.
- Qu'a-t-il donc à faire dans le parc ? Allons de son côté.
- Allons, si vous voulez.

Les voyant venir, Sibbecai les salua profondément, et, sans dire
 un mot, il continua de marcher le long de la haie. Il revint bien-
 tôt sur ses pas, examinant en détail la haie, le mur, le fossé :

—Ils pourront y venir, mais il y en aura plus d'un qui ne verra
 plus le *somnal kham* (le soleil d'or). Je les coucherai là-dedans
 avec la vieille *meripô* (la mort).

Les deux cousines se regardèrent avec surprise et avec effroi.

Sibbecai, à son retour de Rouvray, avait voulu voir de point en
 point les murs du château pour chercher des moyens de défense
 en cas d'attaque.

Le soleil, qui s'était caché sous les nuages depuis près d'une
 demi-heure, ayant reparu dans tout son éclat, Sibbecai, l'ami du
kham, c'est-à-dire du soleil, sembla s'épanouir comme une plante

aux premiers rayons du matin ; sa figure habituellement sévère, s'illumina d'un éclair de gaieté ; tout en continuant à dresser ses batteries, il chanta doucement un air assez triste, ne croyant pas que Gilberte et Madeleine pensassent à l'écouter.

—Que chantez-vous donc là ? lui demanda Madeleine.

Il jeta son chapeau à ses pieds, et répondit en s'inclinant :—La chanson de *therno* (la jeunesse).

Sa sœur survint portant un violon d'une main, de l'autre un tambour de basque.

—Eh bien ! frère, à quoi passes-tu tes heures ? Ton violon ne dit plus rien, et moi je ne sais plus danser.—Après un silence :—Je vous salue, mes divines demoiselles. N'est-ce pas que Sibbecaï a tort de ne pas courir avec moi les villages de la vallée. J'ai la fureur de la danse. Voyez si j'ai le pied léger ! Un peu plus je m'envolerais comme les hirondelles.

Sarah était à ce moment dans tout son éclat ; la vie et la gaieté passaient sur sa figure comme un autre soleil ; elle avait jeté un voile de gaze sur ses cheveux bleuâtres ; son sein s'agitait vivement dans sa veste à la hussarde. Un seul ornement de mauvais goût nuisait à son costume : c'était un galon d'or qui bordait sa jupe de soie jaune à brillans ramages.

Sur les prières de Madeleine, Sibbecaï chanta, en s'accompagnant de son violon, l'air qu'il avait commencé une minute auparavant. Dès la première note, Sarah dansa sur l'herbe comme la cigale la plus vive et la plus joyeuse.

Vachtri doni kale yakha,
Myklyom mouza goubya dâ,
Kehaz goule thaikalé,
Oda mangué kampilé.

Pour tes deux yeux noirs,
J'ai laissé ma douce mère,
Car ils étaient plus doux à mon cœur,
Et ils m'ont perdu.

Ce chant, dit lentement par une voix accusée, avait un grand caractère de mélancolie et de passion. En répétant le dernier vers, Sibbecaï regarda Geneviève et baissa la tête pour essuyer une larme. Sarah, qui s'était élancée rapide et légère comme la biche sauvage, avait fini par danser avec une expression grave et triste.

Godefroy cherchait vaguement Gilberte ; pour la seconde fois il traversait le parc du perron à l'étang, sans songer à chercher la jeune fille à l'autre bout. Au bruit du violon et du tambour de basque, il prit un autre chemin ; il découvrit bientôt que Gilberte et Madeleine étaient arrêtées pour voir danser la bohémienne et entendre chanter Sibbecaï.

Tout son ressentiment contre cet homme se ranima avec violence ; il saisit la poignée de son épée et marcha vers lui d'un air altier.

Arrivé devant les deux cousines, il les salua avec beaucoup de grace ; mais, au même instant, il se tourna fièrement vers le zingaro.

—Je t'avais dit que je t'attendrais ici ?

—Me voilà, répondit le bohémien avec beaucoup de calme.

—Tu ne portes pas d'épée, je dois donc me borner à te dire que tu n'es pas un homme.

Madeleine recula d'un pas avec un mouvement de frayeur.

—Maître, dit le bohémien en sourcillant et en regardant Godefroy des pieds à la tête, vous dites que je ne suis pas un homme ; êtes vous un gentilhomme, vous ?

—Moi !

—Non, car, si vous étiez un gentilhomme, au lieu de me reprocher de n'avoir point d'épée, vous m'en donneriez une pour me défendre.

—Qu'à cela ne tienne ! je m'en vais t'en chercher une, dit le jeune homme tout exaspéré.

—Vous êtes fou ! s'écria Gilberte en lui saisissant le bras pour l'arrêter.

Voyant la jeune fille pâle et l'œil égaré, Godefroy tenta de masquer sa colère ; il sourit, mais d'assez mauvaise grace.

—C'est, dit-il un insolent qu'il me faut châtier.

—Est-ce la peine ; murmura Madeleine, qui était très émue de cette scène un peu étrange ; c'est un sauvage ; que vous importe ce qu'il dit ?

—Un sauvage ! dit Gilberte en se récriant ; je vous déclare qu'à mes yeux ce bohémien est un homme, car il a du cœur.

Gilberte s'était efforcée pour dire ces paroles ; elle s'appuya toute chancelante au bras de sa cousine.

La voyant rougir, Godefroy lui dit avec un air de reproche :

—Comme vous prenez sa défense, Gilberte ! Il vous a montré qu'il avait du cœur ?

—Vous êtes un enfant, Godefroy ! Pourquoi cherchez-vous la guerre à ce brave homme ? Oui, il nous a montré qu'il avait du cœur. N'est-ce pas, Madeleine, qu'il chantait tout à l'heure avec passion ?

En disant ces mots, Gilberte pensait aussi que Sibbecaï s'était noblement conduit devant Godefroy.

—C'est vrai, dit Madeleine ; j'avoue qu'il m'a presque attendrie en chantant ; mais c'est assez parler de cela ; monsieur Godefroy, il n'y faut plus songer.

—Non, non, ce n'est pas fini ! s'écria Godefroy qui n'était que plus irrité par ce que Madeleine et Gilberte venait de lui dire de favorable au bohémien ; je vais de ce pas...

A ce moment, des cris de guerre retentirent jusque dans le parc. Sibbecaï, qui s'était élevé à quelques pieds de terre par la force de ses bras en saisissant une branche de tilleul, vint droit à Godefroy :

—Maître, lui dit-il avec gravité, entendez-vous ces cris farouches ? C'est la mort qui vient. Prenez garde à vous, et, si vous avez du cœur, ne tournez pas vos armes contre ceux qui ont couché sous votre toit ; ce ne sont pas ceux-là qu'il faut combattre.

—La mort qui vient ? dit Madeleine toute défaillante.

—N'écoutez donc pas ce qu'il vous raconte, dit Godefroy avec inquiétude.

—Il a dit la vérité, murmura Gilberte ; c'est la mort qui vient, je le sens bien là.

Elle appuya la main sur son cœur.

Les cris étaient de moins en moins confus ; on commençait à distinguer des refrains révolutionnaires, des menaces de feu et de sang.

—C'est fini, dit Madeleine ; je reconnais là toutes les fureurs, toutes les vengeances, tous les crimes de la révolution ; c'est Paris qui souffle le mal sur la province. Si vous voulez nous sauver tous, n'écoutez pas ce que dit cet homme ; ne songez pas un instant à vous défendre contre des lions.

—Des lions ! dit Godefroy exalté ; vous prenez ce ramas de brigands pour des lions ! Vous verrez tout à l'heure.

Tout en parlant, on s'était avancé à grands pas vers le château. Godefroy, disant ces derniers mots, s'élança vers le perron et cria à un domestique d'un ton impérieux d'aller fermer les portes de la cour.

Ce cri fut pour M. de Rouvray le premier signal du danger ; il était dans une écurie avec un gentillâtre du terroir qui lui voulait acheter un cheval de selle.

—Qu'est-ce que j'entends là ? dit le gentillâtre sur le seuil de l'écurie.

—Eh ! mon Dieu ! dit le baron, toute la campagne, du côté de Pierre-Aigle est en révolution depuis hier ; il faut s'attendre à tout.

—Quoi ! vous croyez qu'ils oseraient. . . .

—Monsieur, ils renverseront jusqu'à la dernière pierre de mon château.

X.

—Au château ! au château ! s'était écrié le fils du maître d'école ; c'est là que sont les richesses, toutes les richesses du pays !

Les révoltés, ranimés à cette voix de tonnerre, se précipitèrent comme la tempête sur le revers de la montagne ; en quelques minutes ils furent aux abords du grand bois de Rouvray. On eût dit des bêtes fauves répandues dans les campagnes : c'étaient des cris barbares, des rugissemens forcenés. Cette foule, tour à tour ardente au bien et au mal, selon la passion du moment, offrait dans sa course le plus désolant des spectacles : on ne voyait que ses haillons, on ne voyait que son délire ; il n'y avait plus rien d'humain dans ces hommes égarés qui croyaient se dévouer au peuple et à la France, dans ces insensés capables de tous les crimes comme de toutes les vertus.

Ils suivaient leur chef avec une ardeur aveugle. Le peuple est toujours esclave : quand ce n'est plus de Louis XVI, c'est de Marat.

A l'entrée du bois, le fils du maître d'école, qui avait en main la vieille épée du prêtre, rassembla cette troupe vagabonde, prêcha la vengeance avec plus de feu que jamais, et ordonna de couper au plus vite des bâtons de cornouiller pour armer les amis du peuple contre ses tyrans. Les plus fougueux de la troupe s'étaient armés de piques et de fourches.

En 1793, le donjon de Rouvray avait pour naturelles défenses d'antiques murailles à peine ébréchées et de larges fossés serpentant à l'entour. Avant de baigner la vallée, la petite rivière de Parmailles, qui prend sa source parmi les roches de la montagne, coulait dans ces fossés au sud, au levant et au nord. De ces côtés, le château semblait inattaquable pour les assiégés sans artillerie ; au couchant, le fossé avait à peine quelques mares d'eau croupissante cachée sous une magnifique végétation ; mais pour y arriver, quand on était dans l'avenue du château, il fallait traverser la petite rivière, dont M. de Rouvray avait abattu le pont.

Le soleil se couchait quand les révoltés s'arrêtèrent devant le château : les derniers rayons blanchissaient à peine les plus grands

arbres, et déjà la brume voilait le fond de la vallée. A la vue de ce vieux donjon défendu de toutes parts, le fils du maître d'école se sentit moins courageux. Il voulut faire le tour des murs ; mais la petite rivière l'arrêta bientôt. Il revint sur ses pas avec abattement, et demanda des conseils pour l'attaque à ceux qui avaient pénétré dans le château. Parmi les fanatiques se trouvait à propos l'ancien serviteur de M. de Rouvray chassé du château pour vol de jambons ; il donna quelques sages avis : il conseilla d'abandonner le portail, de jeter à la hâte un autre pont sur le ruisseau et de franchir la muraille du couchant, assurant qu'une fois dans le parc, quelques-uns d'entre eux pourraient pendant la nuit se glisser sans trop de danger par le soupirail d'une voûte ayant plusieurs issues. Le chef improvisé, un peu ranimé, décida que huit des plus robustes iraient à la découverte de bûches ou de fagots pour former un passage sur l'eau, au lieu le plus touffu, afin de ne pas être vus des assiégés ; que huit autres iraient bruyamment du côté opposé, dans le seul dessein d'y attirer les défenseurs ; que le reste de la troupe demeurerait en face du portail en attendant l'heure de l'attaque.

Le camp fut donc formé dans l'avenue du château devant le redoutable portail, dont les deux tours gothiques semblaient deux gardes menaçantes. Depuis plus d'un siècle le pont-levis avait disparu par un ordre royal ; mais la grande porte bardée de fer eût vaincu Samson.

La soirée était froide : une femme ramassa des branches mortes des feuilles rouillées, des herbes jaunies, et demanda du feu au seul fumeur de Rouvray en déposant son butin contre le tronc pourri d'un chêne. Le fumeur vint à son aide : en moins d'une minute une épaisse fumée se dispersa dans les arbres, et bientôt la fumée fut suivie d'une flamme transparente qui réjouit toute l'assistance.

Un lettré de la horde murmurait entre ses dents cette prophétie d'Isaïe : " Malheur à vous qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez terres à terres sans qu'il reste de place pour les pauvres ! " Êtes vous donc les seuls habitans de ce monde ? "

Comme il contemplait la forme imposante du donjon, il se souvint de ces paroles du Christ qui achevaient sa pensée : " Je jure que cette multitude de châteaux seront tous déserts et " démolis. "

XI.

Cependant les voisins, nobles et fermiers, accourus en grande hâte, s'étaient réunis dans le grand salon du château. On tenait conseil pendant que les bohémiens et les gens du château vieillissaient à la première défense.

La nuit était venue, nuit d'horreur et d'angoisse : on sentait la mort passer dans l'air. Gilberte et Madeleine, silencieuses et debout à la cheminée, semblaient attendre que la dernière heure sonnât pour elles. Godefroy se promenait à grands pas tantôt donnant son avis, tantôt s'arrêtant, sans dire un mot, devant les deux jeunes filles.

Bientôt Gilberte, dont le cœur battait devant le danger, ou peut-être devant Godefroy, se détacha lentement de la cheminée et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas,

mais n'atteignaient point Gilberte, et du premier regard l'œil ébloui ne pouvait la découvrir. Godefroy qui l'avait vu se glisser sous le rideau, passa près d'elle avec un violent battement de cœur ; et tout à coup, emporté par sa passion, il s'avança vivement dans l'embrasure. Gilberte tressaillit et se jeta contre la boiserie. Alors son cœur dut battre comme le cœur de Godefroy. Le pauvre amoureux, redevenu plus timide que dans l'adolescence, se pencha sur la balustrade et regarda dans l'ombre les charmilles du jardin ; mais, à un mouvement de Mlle de Rouvray, il lui saisit le bras comme s'il eût craint de la perdre. Par une légère résistance, Gilberte détacha son bras ; mais sa main ne put échapper à celle de Godefroy.

—Oh ! je puis mourir ! murmura-t-il en levant sur elle un regard plein d'amour.

Gilberte, très émue, pencha la tête sous ce regard comme sous un rayon de soleil.

—Mourir ! dit-elle d'une voix éteinte.

—Les dieux ont soif ! Entendez vous les clameurs des brigands ? J'ai peur de ne plus revoir le soleil, Gilberte ; j'ai des pressentimens sinistres : ce soir, je ne pouvais me détacher du tombeau de ma mère. Au moins ma mort sera glorieuse, car je veux mourir en vous défendant.

—Nous mourrons tous cette nuit, dit Gilberte.

—Non, vous ne mourrez pas : les septembriseurs eux-mêmes auraient pitié de vous.

Les cris des révoltés arrivaient au cœur des amans comme de sinistres présages.

—Voilà notre dernière heure ! murmura Gilberte.

Elle s'était approchée de Godefroy comme pour s'abriter du massacre ; par un même mouvement, Godefroy s'était approché d'elle comme pour la préserver, et leurs lèvres se touchèrent.—L'amour fut-il pour quelque chose là-dedans ?—Ce fut le seul baiser qu'ils cueillirent ensemble : “ *Un bacio solo a tanta fede !* ” selon la parole du poète.

—Si je meurs, dit Godefroy d'une voix étouffée, gardez ce scapulaire que j'ai sur le cœur depuis vingt ans bientôt.

Il détacha de son cou un ruban noir où était suspendue une petite croix d'argent.

—Voilà ce scapulaire, reprit-il en le déposant dans les mains de Gilberte : c'est un crucifix rapporté de Saint-Jacques de Compostelle par l'aïeul de ma mère.

Gilberte passa le ruban à son cou et cacha la croix dans son corsage.

—Oh ! gardez-la toujours, et soyez bénie ! s'écria Godefroy éperdu de joie.—Pourtant reprit-il d'une voix attristée, si un jour votre cœur se laisse aller à d'autres séductions, de grâce, ne profanez pas ce premier gage d'amour ; je vous en supplie, Gilberte, la veille de vos fiançailles, le jour où vous perdrez mon souvenir, de grâce, courez au tombeau de ma mère, et déposez-y ce scapulaire.

Mlle de Rouvray croisa ses mains sur le crucifix :

—Jusque dans le cercueil ! dit-elle. Mais, si Dieu me fait la grâce de mourir avant vous, et si vous m'oubliez quand je ne serai plus de ce monde, venez, venez sans retard arracher cette croix de mon cœur éteint ; car il me semble qu'elle troublerait mes ossemens dès le premier jour de l'oubli. Vous m'entendez ? Il me semble que je parle à mon frère.

—Votre frère ? . . .

Tout à coup la grande salle fut en rumeur au signal d'une sentinelle.

—Aux armes ! aux armes ! s'écria M. de Rouvray.

Godefroy saisit un sabre dans les mains d'un fermier et s'élança vers la porte. Sur le seuil, il se retourna pour jeter un regard rapide à Gilberte, qui ne voyait rien, mais qui sentit ce regard.

Il disparut au même instant sans avoir pensé à Madeleine.

—O mon Dieu ! murmura-t-elle en laissant retomber sa tête sur le marbre de la cheminée ; ô mon Dieu ! rien pour moi !

Il lui sembla qu'un linceul glacé l'enveloppait ; les songes désertèrent son cœur, la nuit couvrit son âme : elle tomba dans une douleur infinie.

Les nobles et les fermiers se jetèrent à la suite de Godefroy. Les moins ardents s'attardèrent un peu : un officieux voulut donner des secours à Mlle de Rouvray.

—Si vous voulez me secourir, dit-elle, suivez nos amis.

Gilberte et Madeleine demeurèrent seules dans le grand salon.

Un sanglot sembla déchirer le cœur de Madeleine.

—Ma cousine, prions Dieu ; nous mourrons avec courage.

—Vous pouvez mourir avec courage, dit tristement Madeleine, car vous . . .

—Parlez, ma cousine.

—Vous êtes aimée, vous continuerez votre rêve là-haut ; mais moi . . .

—Mon rêve là-haut ? . . Hélas ! vous ne l'avez donc pas vu ? . . Je suis aimée ; mais je n'aime pas.

—Vous n'aimez pas Godefroy ?

Une impression de joie douloureuse s'était répandue sur la figure de Madeleine.

—Non, dit lentement Gilberte, je n'aime pas Godefroy . . Et vous, ma cousine ?

—Moi ? . . . Qu'importe, puisqu'il vous aime ?

XII.

Presque au même instant, Sibbecaï se précipita dans le salon, où les deux jeunes filles étaient restées seules.

—C'est fini, dit-il en montrant ses mains ensanglantées . . . mais je veux vous défendre jusqu'à la mort . . . Les valets nous ont trahis ; les chiens enragés sont maîtres du château. Il faut partir, car ils vont vous déchirer en lambeaux dans leur fureur.

—Partir ? s'écria Gilberte en s'élançant dans les bras de sa cousine ; partir ? jamais ! et mon père ?

—Et Godefroy ? demanda avec anxiété Mlle de Verteuil.

—Que voulez-vous que fasse un homme contre cent lions ?

Des cris de joie et de douleur se répandaient dans la cour du château, sous les fenêtres du salon. La porte entr'ouverte fut poussée avec fracas.

—Où est-elle, la fille du baron ? que je lui montre le sang de son père !

C'était Cadet Gambard, le fils du maître d'école, qui parlait ainsi sur le seuil de la porte, les yeux féroces, les bras rougis de sang, tout enivré de ses assassinats.

—Mon père ! murmura Gilberte en tombant évanouie aux pieds de Mlle de Verteuil, qui n'avait pas eu le temps de la soutenir.

Sibbecaï saisit vivement Gilberte, la porta sur un fauteuil, s'agenouilla devant elle pour lui demander pardon de l'avoir touchée; puis, s'élançant comme un tigre vers Cadet Gambard, il le prit corps à corps.

—Tu n'es donc pas encore des nôtres? dit avec terreur le fils du maître d'école.

—Des vôtres? s'écria Sibbecaï en rugissant.

Il avait porté Cadet Gambard devant la fenêtre.

—Ce n'est pas la peine de l'ouvrir.

Disant ces mots, il brisa les vitres avec la tête de Gambard, et le précipita sur le pavé de la cour.

Il se hâta de retourner à Gilberte, qui venait de rouvrir les yeux.

—Mon père! mon père! dit-elle encore.

Sibbecaï lui prit respectueusement les mains.

—Il faut partir! votre père est mort; ils vous tueront comme des lâches quand ils m'auront tué moi-même.

Gilberte sembla sortir d'un horrible songe.

—Ils me tueront!

Une douleur nerveuse la saisit.

—Je veux les tuer! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même.

A ce moment, Cadet Gambard, qui avait appelé au secours, rentra dans le salon, porté par deux des siens. Mlle de Rouvray saisit un chandelier et se précipita sur lui plus vite que le bohémien.

—Tu as tué mon père! s'écria-t-elle en assénant au fils du maître d'école un violent coup sur le front.

Elle retomba évanouie, en s'écriant:

—Je veux mourir!

Sibbecaï avait déjà ressaisi Cadet Gambard, malgré ses deux compagnons, pour le jeter une seconde fois par la fenêtre; mais les assiégés, qui se ruèrent alors dans le salon, le saisirent lui-même et l'empêchèrent de se venger.

—Je vais mourir! dit Cadet Gambard d'une voix solennelle.

Mes amis, mes frères, suivez mes dernières volontés:

Il se fit presque silence autour de lui.

—La ci-devant de Rouvray ici présente sera envoyée par vous au tribunal révolutionnaire, comme coupable d'avoir attenté à mes jours. Si vous n'avez pas encore cassé la gueule au séminariste, le ci-devant Godefroy, vous le garrotterez avec elle dans les mêmes cordes pour les envoyer ensemble à la guillotine. Il faut des exemples. Puisqu'on dit qu'ils doivent s'épouser, ce sera un mariage comme un autre. Vous voyez que je suis brave jusqu'au bout, puisque j'ai toujours le mot pour rire.... J'étouffé.... ouvrez la fenêtre.... Retournez-moi de l'autre côté.

Sibbecaï tentait de se délivrer par des efforts surhumains.

—Donnez-moi donc du vin.... il y en a ici.... murmura le fils du maître d'école.

Godefroy, couvert de sang et de poussière, entra dans le salon. Un des paysans indigné de voir la mort douloureuse de son chef, se jeta à la rencontre de Godefroy.

—Ah! chien! nous allons venger Cadet Gambard.

Godefroy, laissé pour mort dans les fosses du château, épuisé par le sang qu'il avait perdu, n'eut pas même l'idée de se défendre.

—Tuez-moi, lâches! dit-il en tombant aux pieds de Gilberte.

—Non, non, murmura Cadet Gambard d'une voix mourante; il faut des exemples au pays. A la guillotine avec la ci-devant! c'est assez bon pour les aristocrates.

Cependant Mlle de Verteuil était depuis un quart d'heure de-

bout, sans mouvement, dans un coin obscur du salon. Elle voyait et elle entendait sans pouvoir penser ni marcher. Il semblait qu'un linceul de glace s'appesantit sur ses épaules; elle attendait la mort tout éperdue et tout épouvantée. Mais, quand elle vit reparaitre Godefroy, elle s'élança vers lui et se jeta dans ses bras au moment même où Godefroy disait: Tuez-moi!

Godefroy n'eut pas la force de soutenir Mlle de Verteuil sur sa poitrine; il n'avait qu'un souffle de vie; il retombe épuisé sur le tapis.

—Allons, dit le paysan qui avait voulu venger Cadet Gambard sur Godefroy, son affaire est faite; la ci-devant ira toute seule au tribunal révolutionnaire. Qu'on attelle les chevaux au carrosse, et je la conduirai moi-même. On avait deux écus de six livres pour porter au gouverneur une louve égorgée, j'aurai davantage pour porter à la nation une aristocrate vivante.

Comme le paysan disait ces mots, Sibbecaï, qui s'était déchaîné, se précipita comme un lion vers Gilberte, la saisit dans ses bras, renversa tous ceux qui allaient s'opposer à son passage, et disparut si soudainement, qu'on le poursuivit en vain par tous les coins du château.

Les paysans rugissaient comme des bêtes fauves qui ont laissé échapper leur proie.

—Vous cherchez Gilberte? dit tout à coup Madeleine. Gilberte, c'est moi.

—C'est celle-là?

Tout le monde entoura Madeleine.

—Oui, c'est moi! Que vous importe que ma cousine Madeleine ait disparu? elle ne vous a pas fait de mal. Puisque vous me jugez coupable, saisissez-moi et condamnez-moi.

—Ce qui fut dit fut fait, s'écria un paysan en s'emparant de Madeleine avec une brutalité féroce.

Godefroy sembla se ranimer un peu.

—Faut-il l'achever? dit une voix.

Le jeune homme souleva la tête et entr'ouvrit ses yeux mourants.

—Je ne demande qu'une grâce, dit-il d'une voix éteinte, c'est d'embrasser Gilberte.

Madeleine tressaillit.

—Hélas! pensa-t-elle, ce baiser qu'il va me donner ne sera pas pour moi.

Elle tomba agenouillée et prit la main de Godefroy.

—Accordé, dit le fils du maître d'école. C'est le baiser de la mort; mais il faut que je voie cela.

On lui souleva la tête; il vit la jeune fille, les cheveux épars, les yeux pleins de larmes, qui regardait Godefroy avec angoisse et avec amour.

—Allons donc! dit-il d'un air impérieux, qu'on se dépêche un peu sans faire de grimaces.

—Gilberte! murmura Godefroy.

Madeleine se jeta tout éperdue dans les bras du mourant. Leurs bouches se touchèrent; leurs âmes se confondirent dans le même élan d'amour.

L'âme de Godefroy resta sur les lèvres de Madeleine, car il était mort dans ce dernier et solennel baiser, sans reconnaître Madeleine.

.....
Cependant Sibbecaï avait emporté Gilberte au fond du parc dans une chaumière du jardinier depuis longtemps déserte.

Sarah, qui était parvenue à le joindre, passa le reste de la nuit

à secourir Gilberte, à la porter dans ses bras comme un jeune enfant.

L'horreur et l'effroi avaient d'ailleurs ramené la jeune fille à l'état d'enfance.

XIII.

C'était au soleil levant ; la matinée s'annonçait douce et seraine ; à peine si les feuilles s'agitaient légèrement sur les branches immobiles. Quelques nuages passaient çà et là sur le soleil sans presque le cacher.

Les bohémiens s'étaient mis en route depuis une demi-heure à travers la forêt.

Gilberte, toujours à demi-morte d'épouvante, se laissait emporter sans résistance. On l'avait couchée sur l'âne que Sarah conduisait par les chemins les plus doux. Sibbecaï soutenait une espèce d'oreiller de menue paille d'avoine où Gilberte appuyait sa tête.

Arrivée au bas de la montagne des Corbeaux, au pied du rocher gigantesque de la source, la jeune fille, subitement ranimée, se leva et tendit les bras.

Sibbecaï souleva l'oreiller.

— Mon père ! mon père ! dit Gilberte en se tordant les mains.

— Hélas ! mademoiselle, dit Sarah tristement, il n'en faut plus parler.

— Ne plus parler de mon père !... Ah ! je comprends... De grace, laissez-moi descendre.

— Mais vous n'aurez pas la force de faire un pas.

— Qu'importe ? j'aime mieux mourir à cette place plutôt que d'aller plus loin.

— Nous voulons vous sauver, car ils vous tueraient aussi.

— Est-ce que vous croyez que je veux vivre quand il ne me reste personne à aimer ?

— Personne, c'est vrai, dit Sibbecaï d'une voix sombre en regardant Gilberte avec une expression de douleur profonde.

Comme à ce moment l'on était dans un sentier creux, Gilberte reprenant ses forces, se jeta éperdument sur un des bords. Sibbecaï, vif comme la flamme, arriva à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et s'agenouilla sur l'herbe.

— Mon père ! mon père ! dit-elle encore. Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec vous ? O mon Dieu ! accordez-moi la grâce de mourir.

— Non ! non ! vous ne mourrez pas, dit le bohémien qui s'était aussi agenouillé, — lui qui n'avait jamais prié Dieu. — Mourir quand on a vingt ans et que le soleil luit !

— Monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un pas, je vous remercie de m'avoir secourue et protégée ; je n'ai qu'une grâce à vous demander, partez et laissez-moi. Si je ne meurs pas, comptez sur ma reconnaissance ; si je meurs, je me souviendrai de vous là-haut.

Sibbecaï essuya deux larmes à la dérobée ; il voulut parler encore, il n'en eut plus la force ; les dernières paroles de Gilberte l'avaient abattu.

— Vous vous souviendrez de moi, dit-il enfin d'une voix troublée, et moi... .

Il ne put achever. Sarah s'était arrêtée sous l'arbre voisin, ne sachant si elle devait attendre et n'osant dire un mot. L'âne brouillait l'herbe à ses pieds. La caravane était déjà au haut de la montagne. La vallée retentissait des cris aigus des enfans. Gilberte fit un signe d'adieu à Sarah.

— Voyez, reprit-elle sans regarder Sibbecaï, on vous attend ; je vous ordonne de partir.

A peine eut-elle dit ces mots, que le bruit de la fameuse complainte révolutionnaire, *Dansons la caragnole*, que les paysans chantaient devant le château comme pour le braver encore, vint retentir jusqu'à elle et lui rappeler plus vivement les horribles scènes de la nuit ; elle tressaillit et se jeta tout éperdue dans les bras de Sibbecaï.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! ils vont m'égorger. Ah ! mon Dieu !

Elle s'évanouit encore. Tout en la soutenant, Sibbecaï arracha deux à trois touffes d'herbes humide de rosée, et les secoua sur son front ; elle rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de se relever ni de dire un mot. Le bohémien la porta sur l'âne avec autant de respect que s'il eût porté un ange tombé du ciel.

Sarah se remit en route après avoir baisé une main de Gilberte qui pendait sur la crinière de l'âne. Sibbecaï continua à lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus délicats.

Quand on arriva près du précipice, Gilberte se leva et dit en entr'ouvrant les yeux :

— J'ai soif, donnez-moi un peu d'eau. N'est-ce pas, Madeleine, que je veux boire à la source ? Où es-tu, Madeleine ?

— Vous voulez boire de l'eau ? dit Sarah ; nous n'en avons pas ; si vous voulez du vin, il y en a là sous vos pieds dans le panier.

— Je veux boire de l'eau, de l'eau, de l'eau, reprit Gilberte que dévorait la fièvre.

— Eh bien ! dit Sibbecaï en la regardant avec un sentiment inexprimable ; il y a là une source, j'y descends et je reviens.

A peine eut-il parlé qu'il se jeta, pour ainsi dire, dans tous les dangers du précipice. Un rayon de joie passa, mais passa vite, sur le front de Gilberte. Elle était revenue à elle.

— Sarah, aidez-moi à descendre ; je veux marcher un peu.

Sarah lui représenta qu'elle ne pourrait pas se tenir debout ; mais, sur ses vives prières, elle lui tendit les bras.

Dès que Gilberte fut à terre, elle courut sur la roche aux Corbeaux, la roche qu'elle aimait, où, enfant, elle avait joué, où, jeune fille, elle avait rêvé. Sarah la suivit avec inquiétude.

— Voyez-vous, Sarah, comme votre frère est intrépide ?

— Je tremble, dit la zingara ; ce n'est pas là un chemin fait pour les hommes, mais pour les bêtes fauves.

— Ah ! reprit Gilberte, quel beau chemin que celui où personne n'a passé. Votre frère va me rapporter de l'eau de cette source vive ; mais qu'il serait bien plus doux d'y descendre pour y boire ! Voyez comme mon cœur bat ! c'est la mort.

— Que dites-vous ? vous m'effrayez.

— Sarah, embrassons-nous.

Sarah saisit Gilberte et la pressa sur son sein. Gilberte pencha sa tête sur l'épaule de la bohémienne et lui dit tout bas :

— Sarah, je ne le dirai qu'à vous, c'est votre frère qui me tue.

— Mon frère ?

— Oui, Sarah, car je l'aime.

A peine eut-elle balbutié d'une voix éteint ce fatal secret, qui lui dévorait le cœur et les lèvres, qu'elle se détacha vivement des bras de la bohémienne et se précipita dans le gouffre.

Sibbecaï entendit un cri déchirant de Sarah. Il était alors à la source, agenouillé pour puiser de l'eau. Il se leva et tendit les bras.

Gilberte tomba sur le sol voisin. Il parvint à grimper sur ce roc taillé à pic, où jusque-là les oiseaux seuls avaient pu s'arrêter.

Elle respirait encore. Il la prit doucement et l'appuya sur son cœur. Comme Sarah poussait des cris de désespoir, il lui dit avec transport :

— Pourquoi pleurer, Sarah ? Tu ne vois donc pas que je suis heureux. Va, va rejoindre les autres ; pour moi, mon voyage est fait.

.....

Sarah joignit les moins et suivit avec terreur les mouvemens de Sibbecaï. Il détourna les cheveux de Gilberte pour voir encore une fois cette angélique figure horriblement ensanglantée. Sarah remarqua un éclair de joie sinistre sur le front de son frère. Il essuya des larmes et contempla doucement Gilberte expirante, qui n'avait plus pour lui ni un mot ni un regard.

Tout à coup il la pressa sur son cœur avec un gémissement de douleur et d'amour ; puis, appuyant ses lèvres de feu sur les lèvres éteintes de Gilberte, il se précipita avec elle au fond du gouffre.

Sarah entendit un bruit sourd ; elle vit tourbillonner les eaux ; elle poussa un cri et tomba épouvantée sur le rocher.

Les bohémiens, qui avaient entendu des cris, étaient revenus sur leurs pas.

— Sarah, que faites-vous là ? où est Sibbecaï ? pourquoi tous ces cris déchirans ?

— Voyez, répondit la zingara en se levant toute pâle et toute chancelante.

Elle indiqua de la main le précipice.

— Ils sont là tous les deux.

Les bohémiens se penchèrent au-dessus du rocher.

— Nous ne voyons rien.

L'un d'eux aperçut, sur la pierre où était tombée Gilberte, le chapeau à plumes de Sibbecaï.

— Le chapeau de Sibbecaï !

— Tout au fond du gouffre, vous ne voyez pas les eaux encore agitées ? C'est là qu'ils sont allés ; c'est fini pour eux, mon frère me l'a dit : *Mon voyage est fait.*

XIV.

Au dernier automne, au retour d'un voyage, nous nous arrêta-
mes toute une semaine dans une ferme d'Auvergne où chassaient
vaillamment quelques-uns de nos camarades. Un soir, nous sur-
prîmes en plein champ, abritée par une mule de trèfle, une petite
troupe dont les singulières mœurs nous émerveillèrent. On pou-
vait se croire avec des mendiants ou des comédiens de campagne.
Rien ne manquait à la caravane : la vieille sorcière, le chef armé,
la mère aux deux enfans à la mamelle, l'âne qui porte deux ber-
ceaux, le petit cheval qui traîne le mobilier, les images, les com-
plaintes, les livres du grand Albert, les verrotries, enfin la boutique

ambulantes des foires et des hameaux. Ils mangeaient en silence
un panier de raisins qu'ils avaient cueillis, sans peur et sans re-
proche, dans les vignes du coteau voisin, s'imaginant qu'ils ont
comme les autres le droit de faire la vendange. L'un d'eux
ramassait, dans le champ où ils étaient, du regain de luzerne pour
leurs bêtes. Le fermier leur demanda en souriant de quel droit
ils ramassaient son regain.

— C'est le droit des pauvres, dit la vieille tout en égrenant sur
ses lèvres flétries la plus belle grappe du panier.

— Ne vous avisez pas, continua le fermier, de faire du feu
près de cette meule.

— Non, non, mon cher Monsieur, nous irons souper à la ferme.

En effet, une heure après, nous les trouvâmes tous installés
devant le feu d'une grande cuisine où se tiennent les valets de
charrue. Ce soir-là, il n'y restait pas une place pour ceux-ci,
qui s'étaient mis à table, quoique la soupe ne fût pas cuite.

— Un peu de place, dit le charretier-maître en secouant sa
pipe.

— Demain, dit la vieille ; ce feu-là brûle pour nous.

Nous restâmes quelques minutes pour voir les habitudes de la
bande. Ils s'agitaient beaucoup, ils parlaient vivement dans une
espèce de patois basque. La vieille leva le couvercle d'une sou-
pière pleine de lard, de pois et de pommes de terre. Ils s'age-
nouillèrent tous devant le ragoût, qui ne manquait pas d'attrait
pour un chasseur ayant couru les bois. Etant agenouillés, ils se
regardèrent d'un air de concorde et se mirent à manger comme
des soldats. Le diner était servi pour nous ; on nous appela dans
la salle voisine. Au dessert, l'un de nous imagina d'interroger les
bohémiens.

La vieille seule voulut parler.

Elle s'exprimait d'une manière très pittoresque. Elle nous
prédisait trois à quatre révolutions en France, nous raconta des
aventures curieuses arrivées à ses compagnons ou à elle-même,
nous peignit sous de vives couleurs, avec un grand accent de sin-
gularité, leur perpétuel voyage. Quoique la mode des bohémiens
soit un peu passée en France, on l'écoutait sans ennui, de temps
en temps avec plaisir. On lui avait déjà versé deux fois du vin
de Champagne ; elle s'était animée par degrés ; sa parole se ec-
lorait de plus en plus.

Tout à coup elle pâlit et recula avec effroi, tout en laissant tom-
ber un verre qu'elle tenait à la main. Je ne l'avais pas perdue de
vue un seul instant ; déjà j'avais remarqué à diverse reprises je
ne sais quelle expression d'inquiétude inexprimable.

— Elle est folle, dit notre hôte.

— J'ai peur dit la jeune fermière, en cachant sa tête dans ses
mains.

— Qu'on l'emporte tout de suite ! dit le fermier à une servante
qui versait le café.

Un des bohémiens qui étaient demeuré sur le seuil s'approcha
timidement.

— Ce n'est rien, dit-il tristement ; la mère n'est pas contente
à l'heure qu'il est. Elle croit qu'elle va tomber dans un précipice.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est une vieille histoire ; je n'y étais pas, Dieu merci.

La bohémienne était demeurée immobile, pétrifiée de terreur.

— Oh ! oh ! oh ! je n'entends plus rien, dit-elle ; le voyage est
fait.

— Allons ! allons ! la mère, lui dit le bohémien en lui frappant
dans la main. Quelle idée avez-vous de voir un précipice quand
vous êtes devant un si beau festin ?

Elle regarda autour d'elle, reprit un peu sa raison et s'éloigna à la suite du bohémien.

Cette vieille se nommait Sarah ; elle nous raconta le lendemain l'histoire de son frère Sibbecai depuis leur arrivée au château de Rouvray jusqu'à la mort de Gilberte.

Cette histoire singulière me préoccupa vivement ; je n'en dormis guère de quelques nuits ; vingt fois je saisis la plume pour la raconter à mon tour ; mais, si j'en savais bien la fin, j'ignorais tout-à-fait les commencemens. J'écrivis au château de Rouvray à tout hasard. Ma lettre alla trouver un neveu du baron, qui vit là très occupé à ses plantations de mûriers. Sa première lettre ne m'apprit rien sur Gilberte, sinon que Mlle Justine-Gilberte de Rouvray avait sans doute été "victime de la hache des révolutions," puisqu'elle n'avait pas reparu depuis les troubles de 1793. Une longue correspondance s'établit entre nous. M. de F... vint à Paris cet hiver. Je finis par savoir mot à mot ce que la vieille Sarah n'avait pu m'apprendre.

Seulement je ne sais pas encore comment mourut Madeleine, Madeleine, mille fois plus malheureuse que Gilberte ! Espérons qu'elle mourut dans cette horrible nuit de feu et de sang, aux pieds de Godefroy, qu'elle adorait. Il ne l'aimait pas sur la terre ; mais, s'ils sont partis ensemble pour le ciel, Godefroy ne l'a-t-il pas attendue sur la route ?

ARSÈNE HOUSSAYE.

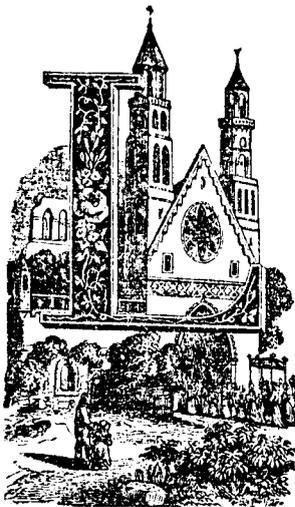


VOYAGES

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'intéressant article qu'on va lire est le résumé d'un livre anglais qui vient d'être publié à Londres, sous ce titre : *Travels in North America, etc.* Voyages dans l'Amérique du Nord, avec des observations géologiques dans les États-Unis, le Canada et la Nouvelle-Écosse, par M. C. Lyell. 1845.



Le voyage de l'auteur eut lieu avec la rapidité qu'imprime de nos jours la vapeur à tous les moyens de communication, et le onzième jour, depuis son départ, il avait traversé l'Atlantique. De la sorte, moins d'un mois après qu'il avait quitté ses amis d'Angleterre, ceux qui habitaient les points les plus éloignés du centre, comme l'Écosse et le Devonshire, avaient déjà reçu la nouvelle de son heureuse arrivée sur le continent américain. Le seul amusement de la traversée fut d'observer, dans les parages du banc de Terre-Neuve, les bandes de brouillards, qui sont le résultat de la rencontre des eaux chaudes du Gulfstream avec les glaces flottantes qui viennent du nord.

L'auteur exprime l'espèce de surprise qu'il éprouva en arrivant à Boston, en voyant la ressemblance que l'identité de race explique d'ailleurs, dans tout ce qu'il rencontrait qui était l'ouvrage de l'homme, avec ce qu'il avait laissé en Angleterre, et le contraste absolu que présentait la végétation. Là, ni bruyère, ni marguerite dans les communaux et dans les prés ; cette dernière fleur, si méprisé en Europe, est cultivée dans les jardins américains comme une rareté. Les coquilles, au contraire, ont un grand air de famille sur les deux rivages. Sur 197 espèces recueillies par le docteur Gould de Boston, 70 étaient regardées par lui comme identiques avec des coquillages d'Europe. L'auteur établit que cette proportion s'élève à 35 pour 100 pour les coquilles d'espèces identiques sur les deux rives de l'Atlantique, et qu'une grande portion des autres comprend des représentants des mêmes genres, de sorte qu'une très petite fraction seulement présente des formes caractéristiques spéciales à l'un des continents. On conçoit d'avance l'importance géologique de ce fait inattendu.

Un chemin de fer conduit d'Albany au lac Ontario. Il traverse des marais et des forêts primitives, parsemées de clairières où des villes de 20,000 âmes, comme Rochester, ne comptaient qu'une cabane de bois il y a 25 ans. Dans l'une des stations du chemin de fer, l'auteur fut frappé du contraste d'Indiens de la tribu d'Oneida, autrefois les maîtres du pays, offrant à vendre des mocassins ou sandales de peaux de bêtes sauvages et des paniers de porc-épic, tandis qu'un garçon d'auberge bien mis présentait des glaces et des pâtisseries. Tel homme encore vivant, en Amérique, a vu jeter les fondements d'une ville dont maintenant la population dépasse celle de toutes les tribus sauvages qui possédaient le pays à des centaines de milles à l'entour ; et il n'est en conséquence, pas surprenant de voir disparaître et s'anéantir devant les nouveaux venus la race déshéritée des aborigènes. C'est une idée bien pénible, sans doute, que cette destruction en quelque sorte inévitable d'un peuple entier devant la civilisation moderne ; mais on doit, avec l'auteur, y trouver une compensation dans la prospérité, dans l'air de bonheur et d'espérance qui brillent sur les traits de leurs successeurs.

A première vue, les célèbres chutes de Niagara parurent à M. Lyell plus belles, mais moins imposantes qu'il ne se les était figurées. Après quelques jours, il apprit à comprendre la grandeur de la scène et à apprécier les magnifiques dimensions de cette cascade gigantesque.

Le lac Erié est situé à 330 pieds au-dessus du lac Ontario. Tout le pays est formé de couches presque horizontales, mais ayant une légère inclinaison vers le sud, de 25 pieds par mille. Cela suffit pour que chaque roche vienne à son tour assleurer le sol, et former à la surface comme autant de bandes parallèles qui se voient sur une grande étendue de terrain.

Ces roches appartiennent à la formation silurienne. L'eau qui s'écoule du lac Erié descend à peine d'un pied par mille durant 15 milles ; puis elle arrive aux rapides où elle s'abaisse de 50 pieds dans l'espace de moins d'un mille sur une couche calcaire, et enfin se précipite aux chutes de 165 pieds de hauteur perpendiculaire. Il y a actuellement deux chutes, séparées par une île de moins d'un tiers de mille de largeur ; la plus grande a 1,800 pieds de large, et la plus petite, vers la côte américaine, 600 seulement.

D'après la description du père Louis Hennepin, qui le premier a décrit ces chutes en 1678, il y avait alors une troisième cascade qui se projetait de côté et en avant de la grande chute, et qui, d'après son dessin, était causée par une projection de la roche qui n'existe plus de nos jours. Au dessous de la cataracte, le lit du Niagara n'est qu'un étroit couloir de 3 à 600 pieds de large et de 300 pieds de profondeur. La rivière y descend de 100 pieds en 7 milles, puis elle arrive dans une plaine qui est si près d'être de niveau avec le lac Ontario, qu'il n'y a plus que 4 pieds de pente pour parcourir les 7 autres mille qui conduisent à ce bassin.

On croit, dans le pays, que la chute était autrefois près de Queenstown, et que le Niagara a retrogradé par degrés à la place actuelle, située 7 milles en arrière, en rongant les roches sur lesquelles il coulait. La cataracte aurait eu alors une élévation double de la hauteur actuelle, et elle devrait aller continuellement en diminuant, si le mouvement rétrograde continue. C'est un fait constant que les chutes ont légèrement changé de place dans les 50 dernières années, et que la petite portion du précipice qui a été rongée de mémoire d'homme, est exactement de

même nature que le terrain dans lequel la grande gorge au-dessous est creusée.

L'eau après avoir parcouru des couches de calcaire compacte de 50 pieds de puissance, tombe, aux chutes, perpendiculairement sur une autre masse calcaire de 90 pieds d'épaisseur. Entre ces bancs se trouve une couche d'égale dimension d'argile schisteuse tendre, que l'eau projetée avec violence tend sans cesse à désagréger. La roche supérieure, cessant d'être soutenue, tombe par fragments de temps à autre, et la cataracte recule ainsi graduellement. Depuis 1815, le milieu de la bande calcaire qui forme la petite cascade s'est creusé de 40 pieds, et la chute des blocs calcaires a été telle, en 1818 et 1828, que le pays en a été ébranlé comme par un tremblement de terre. M. Lyell estime à un pied par année, en moyenne, la marche rétrograde de la cascade ; et si l'on supposait qu'elle eût été uniforme, il aurait fallu au Niagara 35,000 années pour arriver des hauteurs de Queenstown au point actuel.

L'auteur a reconnu des traces d'un niveau beaucoup plus élevé du Niagara, dans des lits de graviers et de sable qui se trouvent soit dans l'île qui sépare les chutes, soit au-dessus des bords du canal ; ces lits renferment les mêmes coquilles fluviatiles qui vivent encore de nos jours dans le fleuve. Ces dépôts ont dû former le lit du Niagara lorsqu'il n'existait point encore de gorge, et que la chute était à Queenstown. En effet, ces lits à coquilles fluviatiles fossiles se retrouvent, non seulement au dessus des chutes actuelles, mais encore à 4 milles plus bas ; et quoique la rivière coule maintenant à 300 pieds au-dessous d'eux en hauteur perpendiculaire, ces lits se retrouvent des deux côtés du fleuve, sur le rivage canadien comme sur le côté américain. L'auteur s'est assuré, en remontant le Niagara que, s'il continue à rétrograder, il devra laisser de la même manière des amas de graviers et de coquilles, qui forment une partie de son lit actuel.

Mais les observations de l'auteur ne sont pas toute dans le domaine scientifique ; il trouve encore du temps pour étudier les traits caractéristiques de cette réunion d'hommes de toutes les nations dont la collection s'appelle le peuple américain. Un de ces traits, c'est de se croire propre à tout. Ainsi l'auteur s'étant plaint de ce que le cocher de la diligence publique où il avait pris place, semblait se plaire à faire courir ses quatre chevaux dans les ornières et les mauvais pas, on lui dit, pour l'excuser, que c'était la première fois de sa vie qu'il lui arrivait de conduire des chevaux. Un garçon âgé de moins de 20 ans, qui le conduisait en cabriolet dans une excursion, lui montrait en passant la ferme de son père et la sienne propre ; et comme l'auteur le félicitait d'être si avancé à son âge, il apprit de lui qu'il avait été, pendant plusieurs années, éditeur du *Démocrate de Tioga* (sa ville natale), mais qu'il avait vendu la propriété du journal. Un autre trait, c'est la politesse des maîtres envers leurs domestiques, qu'ils appellent monsieur et madame, politesse qui ne paraît pas s'étendre jusqu'aux étrangers. En effet, l'auteur demandant son cocher dans une auberge, l'hôtelier s'écria : " Cherchez le monsieur, qui a amené cet homme ici." Un témoin, dans une cour de justice à Boston, déposait que, pendant que lui, témoin, et un autre monsieur balayaient la boue dans la rue, ils avaient vu, etc. Lorsque l'on prend une voiture dans l'intérieur des terres, le fermier qui la loue avertit d'ordinaire le voyageur que le cocher, qui est habituellement son fils ou son frère, s'attend à manger à la même table que lui. Et, en général, la manière d'être de ces hommes, quoique libre et fière, n'a rien de déplaisant. Il règne partout une grande politesse

pour les femmes, quelque soit leur rang, et elles peuvent voyager seules dans les bateaux et les voitures publiques sans aucun inconvénient. Il n'en est pas toujours de même ailleurs, et nous voyons qu'en Angleterre on parle de réserver une voiture dans les convois de chemins de fer pour les femmes voyageant seules, dans l'impossibilité où l'on est, apparemment, de leur assurer autrement la complète protection dont la galanterie américaine les couvre spontanément.

Une bizarrerie parfois embarrassante que signale M. Lyell, ce sont les noms que l'on donne aux villes qui s'élèvent par milliers. Presque toujours ce sont des noms devenus célèbres dans l'ancien monde, et qui se trouvent souvent groupés de la manière la plus étrange. Ainsi, dans son excursion d'un mois aux chutes du Niagara, l'auteur se rendit à Syracuse, à Utique, à Rome et à Parme ; il était allé de Buffalo à Batavia ; il avait le même jour déjeuné à Sainte-Hélène et dîné à Elbe. Il recueillit des fossiles à Moscou, puis se rendit à la Havane, et de là à Troie, ville de 20,000 habitants, où il vit un éboulement survenu sur le mont Olympe, près du mont Ida. Heureusement il reste encore quelques noms indiens, tels que Mohawk, Ontario, Oneida, Niagara. Au reste, comme l'observe l'auteur, des confusions du même genre se retrouvent ailleurs qu'en Amérique, et pour ne parler que de Londres, on y rencontre jusqu'à cinquante rues portant le même nom.

En arrivant à Albany, l'auteur trouva le pays en armes pour résister aux justes demandes de la famille du général Van Renssaler, qui possédait autrefois un vaste territoire, occupé aujourd'hui par 100,000 habitants. Il y avait trois ans qu'il avait fallu lever une armée de 700 hommes pour forcer les fermiers à payer leur redevance ; les habitans rassemblèrent 1,500 combattants, et la rente est encore à payer. Le système de terres affermées devient impossible en Amérique, et chacun veut être maître du sol qu'il arrose de ses sueurs.

L'auteur avait été appelé à donner un cours de géologie de 12 leçons, dans l'institut fondé à Boston par M. Lowell, en 1835. Il y avait eu 4,500 billets distribués, succès que la modestie de l'auteur se plaît à attribuer à la nouveauté et à la distance parcourue par le professeur, mais que le bon sens américain avait sûrement rattaché à des qualités bien plus solides. A ce sujet, il raconte les merveilles que l'on a pu faire avec les 70,000 livres sterling données par le fondateur, grâce à la condition qu'il avait mise à son legs, que l'on n'emploierait pas un seul dollar en constructions. On se contenta donc de louer une grande salle et d'offrir des rétributions convenables aux hommes les plus distingués, rétributions triples de celles qui se donnent à Londres, et d'admettre le public gratuitement à leurs leçons. On y traite des diverses branches de l'histoire naturelle, de chimie, des beaux-arts, de théologie naturelle et de divers autres sujets. De 13 à 15,000 personnes en profitent chaque année, et la somme léguée, a suffi à tout. M. Lyell fait contraster avec ces résultats les 500,000 livres sterling qu'a laissées M. Girard pour la fondation d'un collège à Philadelphie, avec la condition que les bâtimens fussent modestes : l'argent est déjà dépensé, et le palais, car c'en est un, n'est pas même achevé, loin qu'il reste des fonds pour payer les maîtres. De même, en Angleterre, 100,000 livres sterling ont été employées à construire le collège de l'Université de Londres avec un dôme et un portique magnifiques, non encore achevés après 15 ans ; en revanche, il n'y avait pas de cheminée au laboratoire, et le cours d'anatomie ne pouvait se donner dans la salle qu'on y avait consacrée, par ce qu'elle avait la forme antique

d'un théâtre grec, et que les auditeurs ne pouvaient y suivre les démonstrations. Dans le collège du roi, le laboratoire avait été entièrement oublié, et l'on fut obligé, pour le cours de chimie, d'utiliser une cuisine souterraine et de faire monter au moyen d'un tour les appareils tout dressés. Aussi, dit l'auteur, puisque nous vivons dans un siècle où la passion de l'architecture est si indomptable, le seul remède est de couper dans le vif en interdisant toute construction, comme l'a fait sagement M. Lowell. C'est ainsi que le père Matthieu réussit à ramener ses concitoyens à la tempérance par l'interdiction absolue de toute boisson spiritueuse, tandis qu'en prêchant la modération dans l'usage il aurait probablement échoué.

En visitant la Virginie, l'auteur fut frappé d'un des effets de l'esclavage qui tend à en rendre la suppression très difficile, c'est la déconsidération rapide où tombent les blancs qui travaillent de leurs mains. Une femme et son mari, venus d'Angleterre pour prendre une ferme près de Richmond, se virent forcés de déguerpir parce que le second en labourant ses champs, la première en soignant son ménage et ses enfans, s'étaient attiré le mépris des nègres eux-mêmes. Près de la rivière James, un agriculteur du Nord avait acheté une ferme, vendu les esclaves et fait venir des irlandais pour la cultiver, persuadé que leur travail serait plus économique. Tout allait bien en effet pour ses intérêts, lorsque, la troisième année, les irlandais déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus rester chez lui, se trouvant humiliés par les blancs et dédaignés par les nègres, pour l'emploi qu'ils faisaient de leurs bras à des offices que ces derniers seuls ont coutume de remplir au sud du Potomac. Triste effet d'une institution vicieuse, de détruire dans leur germe les efforts mêmes que l'on tente pour l'améliorer !

Sur les confins de la Virginie et de la Caroline du Nord, l'auteur observa un vaste marais, appelé le *Grand Ténébreux*, qui a 40 milles de long et 25 de large, et qui est rempli d'arbres, d'arbrisseaux et de toute espèce de matière végétale, et est aussi noir que de la tourbe. L'eau qui surnage sur quelques places est quelquefois en mouvement ; mais l'ensemble forme une masse molle et fangeuse, qui est à un niveau plus élevé que le terrain solide qui l'entoure, et même est convexe au milieu, en dépit de son peu de consistance. L'élévation moyenne du centre du marais au-dessus du sol peut aller à 12 pieds environ. On dirait que les rivières qui le nourrissent y ont continuellement apporté des matières végétales qui l'ont ainsi relevé et pourtant les eaux actuelles n'en contiennent aucune trace. Beaucoup de troncs d'arbres sont couchés dans la masse fangeuse et en sont souvent retirés pour servir de bois de construction. Vers le centre du marais est un petit lac dont l'eau un peu jaune, mais d'ailleurs transparente, nourrit beaucoup de poissons.

L'auteur voit dans cette vaste accumulation de matières végétales dans un climat si chaud la preuve que les couches de houille ont pu se former au bord de la mer et se trouver ensuite sous sa surface au moyen de quelque affaissement du sol. La répétition successive des mêmes phénomènes aurait produit une succession de couches semblable à celle que présentent les houillères que nous exploitons actuellement.

Le voyage de l'auteur dans les états méridionaux appelle nécessairement son attention sur la question de l'esclavage. D'après ce qu'il a vu lui-même, les esclaves n'y sont pas malheureux. Ils sont gais, insoucians et, quoique mal vêtus, mieux nourris que les laboureurs d'Europe. Ils se regardent comme faisant partie de la famille. Une négresse à laquelle on demandait si elle n'é-

tait pas l'esclave d'une famille qui avait des relations avec l'auteur, répondit : "Oui, je leur appartiens et ils m'appartiennent." Elle était, en effet, née dans le domaine et y avait été élevée. La condescendance des maîtres pour eux va quelquefois très loin. Etant en voiture avec un riche planteur, M. Lyell raconte que le cocher nègre arrêta tout à coup. Le maître s'informant de la cause de ce retard, l'esclave répond qu'il a perdu un de ses gants et qu'il faut qu'il retourne jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé. Le maître avait beau dire qu'il était pressé et qu'il voulait aller en avant, l'esclave persévérait dans sa détermination et ne put en être détourné que lorsque son maître lui eût donné ses propres gants, prétendant en avoir une seconde paire dans sa poche.

Les nègres ont coutume de se livrer aux chants et à la danse, le soir après leurs travaux. Dans une des fermes on poussait la précaution jusqu'à faire venir chaque jour environ 40 enfans nègres devant les fenêtres de l'appartement occupé par les maîtres, afin que ceux-ci pussent les voir prendre leurs repas et s'assurer ainsi par eux-mêmes qu'en l'absence des parens occupés aux travaux champêtres, les personnes qui avaient la charge de les nourrir ne détournaient pas pour elles-mêmes une portion de ce qui leur était destiné. Ces esclaves ont chaque jour de la viande. S'ils sont malades, ils refusent souvent de prendre aucun remède autrement que de la main de leurs maîtres. En général, les nègres sont gais et paraissent contents de leur sort. Ils vantent beaucoup la fortune de leurs maîtres et leur propre mérite. Ainsi les domestiques noirs dans les auberges se glorifiaient, l'une de ce qu'elle rapportait à son maître 10 guinées par années, l'autre, un sommelier, de ce que l'aubergiste donnait 30 livres sterling par an pour ses services, etc.

Dans plusieurs des états méridionaux de l'Union, le nombre des noirs dépasse celui des blancs. Dans ces états, le zèle des partisans de l'émancipation a excité de si vives alarmes, que la population blanche a pris les mesures de précaution les plus rigoureuses. Ainsi, en Georgie, un esclave ne peut sortir la nuit qu'avec un passeport où se trouve mentionnée la route exacte qu'il doit suivre et dont il ne peut s'écarter sans risquer d'être conduit au corps-de-garde. A Charleston, il y a constamment un corps nombreux armé et prêt à la résistance en cas de soulèvement. Chaque citoyen doit y servir en personne, ou fournir un remplaçant. Dans la Caroline du Sud, on ne permet l'importation d'aucun ouvrage qui traite de l'émancipation des esclaves, et il est défendu de ramener dans le pays des esclaves qui ont une fois voyagé avec leurs maîtres dans les états qui ne reconnaissent pas l'esclavage.

L'auteur, tout désireux qu'il se montre de voir arriver le moment de l'abolition de l'esclavage en Amérique, regrette avec raison que le zèle imprudent des abolitionnistes quand même ait amené une telle tension des esprits dans les états à esclaves, et fait naître des craintes si vives chez leurs possesseurs. Depuis que les missionnaires du Nord sont venus prêcher contre l'esclavage, les dispositions favorables que beaucoup de citoyens des états méridionaux manifestaient pour son abolition se sont modifiées. On a fait des lois pour défendre de donner de l'instruction aux esclaves, et leur position a visiblement empiré. En fait, la question ne présente pas une solution facile. Les esclaves ont le monopole du travail, et leurs maîtres ne peuvent les renvoyer et sont tenus de les nourrir et de les vêtir. Ils ne sauraient, sans doute, résister à la concurrence du travail libre des blancs; et si l'émancipation soudaine amenait un grand nombre de travailleurs émigrés du Nord ou de l'Europe, la population noire devrait périr et s'éteindre,

comme cela est arrivé pour la race aborigène. Le nombre des esclaves est tel que l'on ne pourrait songer à en rembourser le prix aux propriétaires, comme l'a fait l'Angleterre, et le climat n'est pas assez brûlant pour qu'il ne soit facile aux blancs d'y travailler sans danger. L'auteur croit que l'émancipation n'est possible qu'à l'aide du temps qui, accroissant la population, forcera les propriétaires eux-mêmes à rendre libres leurs esclaves pour substituer le travail volontaire au travail forcé. Or, dès que l'esclavage cesse dans un de ces états d'Amérique, l'expérience a prouvé que la race noire s'affaiblit et que les blancs dominent promptement en nombre. Il est possible que, l'émancipation une fois obtenue, il y ait plus d'efforts à faire pour protéger les nègres contre la faim et l'anéantissement, que l'on en aura employé pour amener cette émancipation.

L'expérience a aussi prouvé qu'il est plus aisé d'émanciper les esclaves que d'élever les noirs au niveau des blancs dans la société. Dans les colonies anglaises où les circonstances étaient les plus favorables, l'on n'avance que bien lentement vers ce but; et quoique la population noire fasse des progrès évidens vers la civilisation et le bien-être, elle est loin d'être regardée, ou de se considérer elle-même, comme l'égale de ses anciens maîtres.

Dans les Etats-Unis du Nord, quoique l'émancipation soit de bien plus ancienne date, les choses sont encore moins avancées dans le sens de la destruction des préjugés contre les noirs. Quoiqu'ils aient des écoles pour leurs enfans, qui, à ce que dit l'auteur, montrent autant d'intelligence que les blancs, quoique plusieurs d'entre eux soient propriétaires et possèdent de grandes fortunes, la ligne de démarcation est aussi tranchée que jamais. Ainsi, quoique les nègres aient, comme les autres citoyens, le droit de voter et soient éligibles à la législature, il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux ait jamais été élu.

L'auteur raconte qu'un nègre riche de 70,000 livres sterling eut la mortification, peu avant sa mort, de voir refuser à ses fils le droit de parler dans une assemblée qui avait été convoquée sur un objet qui concernait leur commerce. Dans les temples même, où l'égalité devant Dieu de toutes ses créatures semble être le sentiment dominant, l'auteur vit se reproduire l'aristocratie de la couleur, aucun des nègres présens n'osant recevoir la communion avant que tous les blancs fussent revenus à leur banc après l'avoir reçue. A New-York, il y eut même un jour une espèce de tumulte dans une église épiscopale, parce que quelques blancs qui étaient venus tard passèrent après les nègres à la table de la communion. Aucun américain ne veut s'asseoir à table avec un noir bien vêtu, instruit, bien élevé, tandis qu'il ne se permettrait pas la moindre objection à l'égard de l'homme de sa propre race le plus grossier dans ses manières et dans ses sentiments. Cette répugnance ne paraît pas provenir d'une antipathie naturelle de race; car partout où le nègre est esclave en Amérique, les blancs ne craignent point de les attacher à leur personne, de leur faire soigner et nourrir leurs enfans, de les admettre dans leur voiture; en un mot, d'agir envers eux avec la plus grande familiarité. De plus, on ne rencontrerait pas à tous momens, s'il en était ainsi, des preuves vivantes d'un rapprochement fréquent entre les deux races.

L'auteur compare cette séparation morale des noirs affranchis et des blancs, à ce qui s'est passé en Europe après l'émancipation des serfs. Il remarque qu'il s'écoula bien des générations avant que les serfs émancipés, quelque riches ou habiles qu'ils fussent, arrivassent à l'égalité avec leurs anciens maîtres. Peut-être, dit-il, n'y seraient-ils même jamais parvenus, s'ils avaient porté de

père en fils quelque marque indélébile de leur servitude première. Heureusement pour eux, ils étaient de la même race que leurs seigneurs, et la fusion a pu se faire au moins jusqu'à un certain point. Mais en Amérique, les esclaves ne peuvent, en s'émancipant, rejeter loin d'eux la livrée de leur esclavage ; ils la transmettent à leurs enfans, et ceux-ci, de génération en génération, montrent à tous les regards la preuve de la basse condition originelle de leurs aïeux. C'est là que l'auteur croit voir la cause agissante de cette répulsion universelle de 13 millions d'hommes pour une portion de leurs concitoyens ; et il avoue qu'il sentait que, s'il eût fait en Amérique un séjour plus prolongé, il aurait peut-être peu à peu partagé ces répugnances et admis comme un sentiment naturel ce qui le révoltait d'abord comme le plus injuste des préjugés.



JOURNAL HISTORIQUE DES DAMES.



UNE PROPHETESSE.

 L y avait, je ne sais plus quand, rue de Rivoli, une femme jeune et belle qui tenait du ciel, peut-être de l'enfer, une étrange et mystérieuse puissance : sa naissance, son nom, sa fortune et son langage, tout chez elle était marqué au coin de l'extraordinaire ; à la voir avec ses manières excentriques, son air inspiré et la bizarrerie de ses habitudes, on était tenté de la regarder comme une création d'un autre monde, et plus d'une crédule grande dame du faubourg n'était pas éloignée de se signer à son approche.

Cette femme ne ressemblait à aucune autre, on eût dit qu'elle était en perpétuelle communication avec les esprits d'un autre ordre intellectuel, et qu'elle repoussait le positif pour l'idéal, le palpable pour l'invisible. Sa vue, qui était bien une *seconde vue*, perceait à travers les choses futures, et elle lisait l'avenir sur les traits du visage tout aussi facilement que d'autres lisent dans un livre. Lorsque quelque destinée remarquable venait à passer devant elle, elle tressaillait involontairement comme la sybille ; elle avait beau se débattre et résister, il fallait que l'inspiration se fit jour et que le dieu parlât malgré elle.—On ne savait alors d'où elle venait ; elle a disparu depuis sans que nul puisse dire où elle est allée.—J'ai oublié son nom.

Un soir, il a avait bal chez le vicomte d'Arlincourt. La foule avait envahi les salons, et Mme de Pontry (ah ! je retrouve le nom), Mme de Pontry, c'est bien cela, selon son habitude, jetait un regard scrutateur sur tous ceux qui entraient et se faisaient

annoncer.... Tout à coup, son visage pâlit une vive expression d'étonnement se peint sur tous ses traits, et une étrange émotion vient animer son ardente physionomie. Elle fait signe au vicomte qui s'approche, et elle lui adresse cette question :

—Dites-moi.... quel est ce jeune homme ? celui qui salue Mme la comtesse de***?—Qui le quitte et s'approche de la duchesse de B....?—Précisément. Cet homme est remarquable par sa destinée, tout en lui est étrange ! Je voudrais bien l'entendre.—Je vais vous le présenter si vous voulez.... Vous connaît-il ?—Nullement ; je le vois pour la première fois.... Est-il de famille ?—D'une très ancienne, madame. Récemment entré dans la magistrature, il est appelé à y remporter les plus brillans succès.—Pas pour long-temps ; il n'y restera pas. D'autres triomphes l'attendent. Cet état ne sera pas le sien.—Ah ! pardon fit le vicomte en riant, j'oubliais que je parle à une prophétesse.—Présentez-le-moi, de grâce.—A l'instant ; mais hâtez-vous de le séduire, car il aime presque déjà, et son mariage avec Mlle de *** est quasi arrêté...

A ces mots, Mme de Pontry redresse brusquement la tête, fronce le sourcil, comme si le vicomte venait de lui dire la chose du monde la plus inconvenante et la plus déplacée, et elle lui dit avec impatience :—Et je vous affirme, moi, que cet homme ne se mariera jamais !

Un instant après, le jeune homme fut présenté à Mme de Pontry, qui l'engagea à s'asseoir près d'elle. Ce qui se passa alors, nul ne put le savoir, ni l'entendre ; toujours est-il que lorsque le signal de la contredanse résonna sous les lambris de ces salons étincelans, une danseuse attendit vainement la main d'un cavalier qui s'oubliait auprès de la devineresse. Le maître de la maison s'en aperçut trop tard, et lorsqu'il s'approcha du jeune étourdi pour lui faire des reproches tempérés par son indulgence bien connue, il le trouva triste et mélancolique au milieu de toutes ces joies mondaines.

—Eh bien ! la pythonisse vous a donc aussi enveloppé de son charme ? lui dit le vicomte ; vous venez de rêver ; allons ! dansez maintenant.—Danser ! répondit le jeune homme, en paraissant s'arracher à une grave préoccupation ; mais vous ne savez donc pas ce qu'elle vient de me dire ?.... Elle m'a déclaré solennellement qu'avant peu....—vous seriez une des gloires du barreau.... belle découverte ma foi !—Elle m'a déclaré que je serais.... prêtre !—Vous ! élégant, recherché, déjà célèbre et marchant dans les plaisirs et les bonheurs de la vie du grand monde.... Allons donc !

Le jeune homme baissa la tête en souriant tristement et dit :—C'est vrai ?.... mais qui connaît son avenir ?.... J'ai déjà rêvé à cela et.... qui sait ?....

Quelques mois après, on écrivait au vicomte d'Arlincourt qu'un des jeunes hommes les plus élégans du faubourg Saint-Germain, regretté de tout ce que le monde compte de plus illustre et de plus fashionable, venait d'entrer dans l'état ecclésiastique.

Ce jeune homme se nommait *de Ravignan* !

GALOPPE D'ONQUAIRE.



MADAME ELISABETH.



PARMI les beaux caractères dont le dix-huitième siècle peut se glorifier, les beaux noms inscrits en lettres d'or dans l'histoire d'une révolution qui a enfanté tant de vertus et de crimes, celui de Mme Elisabeth brille encore d'un éclat plus pur que tous les autres. Sa mort si cruelle, si injuste vient ajouter

à la sympathie que cette jeune et intéressante princesse nous inspire. Il nous semble voir cet ange montrer le ciel aux victimes qui l'accompagnaient dans son céleste martyre, le ciel qu'elle va conquérir par sa foi et sa résignation.

Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, née à Versailles le 3 mai 1764, était petite-fille de Louis XV. Son père, le grand dauphin, et sa mère, Marie-Joséphite de Saxe, moururent jeunes. Mme Elisabeth n'eut pas le bonheur de les connaître, elle qui était si digne de les apprécier ! Son éducation fut confiée à Mme la comtesse de Marsan, gouvernante des enfans de France. Cette dame avantaagée d'une haute raison, s'appliqua à développer les heureuses qualités de son élève, et à combattre les défauts qu'elle pouvait avoir. Elisabeth, douée d'une ame grande et généreuse, avait une légère tendance à l'orgueil et à l'irritabilité ; mais, grâce à la sagesse de son institutrice et à son heureux naturel, elle parvint à dominer ses inclinations et devint un modèle de douceur et d'amabilité.

Louis XVI donna un témoignage éclatant de la bonne opinion qu'il avait de sa sœur, en la laissant à quatorze ans entièrement maîtresse de ses actions, et en lui formant une maison qu'elle dirigea avec toute l'intelligence que l'expérience seule développe chez les autres femmes. Depuis cette époque, Elisabeth s'entoura des personnes les plus recommandables par leurs mœurs, leur science et leur piété. Cherchant sans cesse une infortune à soulager, elle dotait de jeunes filles pauvres et soutenait de ses revenus les orphelines de Saint-Cyr.

Un matin, elle entra chez la reine, et avec une physionomie plus gracieuse encore qu'à l'ordinaire, elle lui dit :

—J'ai une grâce à demander au roi ; vous qui êtes la bonté même, daignez m'appuyer auprès de lui. . . . Oh ! ne me refusez pas.

Que vient-elle solliciter avec tant d'instances ? Est-ce une parrure, sont-ce des diamans ? Non, elle vient réclamer la permission de s'en priver.

—J'ai promis, ajouta-t-elle, 150,000 francs de dot à mon amie Mlle de Couson : le roi a la bonté de me donner 30,000 de dia-

mans par an ; obtenez de lui qu'il m'avance cinq ans de mes étrennes.

Le roi, touché de la générosité de sa sœur, qu'il affectionnait beaucoup, lui accorda sa demande. Mlle de Couson devint comtesse de Raigecour et resta auprès de Mme Elisabeth en qualité de dame de compagnie. Tous les ans, au 1er janvier, on entendait la princesse s'écrier au milieu des dames qui vantaient les riches présens qu'elles avaient reçus :

—Moi, j'ai le plus beau des diamans que l'on puisse trouver dans le monde : j'ai une amie auprès de moi.

Mais c'était surtout dans sa jolie maison de Montreuil qu'elle pouvait exercer cette bienfaisance qui formait l'essence de son caractère. Là elle était la véritable mère des pauvres ; elle connaissait et soulageait toutes les misères : celles du rigoureux hiver de 89 furent terribles, et la charité de Mme Elisabeth fut inépuisable. Quand sa bourse était vide, elle allait soigner les malades et leur portait des consolations.

Un marchand lui ayant offert un jour un ornement de cheminée d'un nouveau goût qui coûtait 400 francs, Mme Elisabeth le refusa :

—Avec 400 francs, dit-elle, je puis monter deux petits ménages.

Au milieu des hommes dont elle était entourée se trouvait un jeune vacher qu'elle avait fait venir de la Suisse, et qui, malgré tout le bien dont elle l'avait comblé, conservait une expression de mélancolie qui révélait une peine secrète ; pourtant il était plein de reconnaissance pour sa protectrice, et répétait toujours :

—Ah ! quelle bonne princesse ! Non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait.

Mme Elisabeth, frappée de l'air de tristesse de ce fidèle serviteur, s'informa de la cause de son chagrin, et apprit bientôt que Jacques avait laissé dans sa patrie une jeune fiancée qui pleurait son absence et craignait d'être séparée de lui pour jamais. Elle accusait Jacques d'inconstance et d'ambition, et cependant, Jacques, loin d'elle, languissait et souffrait.

A peine l'excellente princesse fut-elle instruite de cette touchante idylle qu'elle dépêcha un courrier à Fribourg, où demeurait la jeune fille. Elle l'invita à venir au château de Montreuil rejoindre son ami d'enfance ; et la jeune suisse accourut bien vite. Devenue la femme de Jacques et laitière du château, elle fut chargée de distribuer le lait aux pauvres petits orphelins dont Mme Elisabeth était la mère.

C'est à cette occasion que Mme de Travannel composa la chanson si populaire et si touchante de : *Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi.*

Jusqu'alors les vertus de Mme Elisabeth n'avaient été que des vertus privées : sa vie s'était écoulée dans la solitude : l'aimable sœur de Louis XVI jouissait de cette douce félicité que l'on éprouve au sein de l'amitié et de la nature. Mais ce fut à l'heure de l'adversité, au milieu des terribles calamités qui atligèrent sa famille, qu'elle se montra grande et forte, et que son caractère s'éleva encore pour lutter courageusement contre la fatalité des circonstances.

Déjà l'orage grondait sourdement : l'esprit de révolte, la division, les guerres intestines régnerent dans ce beau pays de France, qui présentait un esprit si riant, si peu d'années auparavant.

Lors de la naissance du premier dauphin, la ville de Paris avait donné un bal où le roi et la reine assistaient. Une foule innombrable de français se pressait autour de Louis XVI en criant : Vive le roi !

—Mais si vous voulez qu'il vive, dit en riant ce bon prince, ne l'étouffez donc pas.

Et cette scène se passait au 21 janvier.

Maintenant la liberté du monarque est menacée ; l'idole est descendue de son piédestal, et chaque jour lui enlève quelques uns de ses privilèges. Ce descendant de saint Louis devait passer successivement par toutes les misères de la destinée humaine.

Mme Elisabeth, qui avait vécu dans la retraite, loin des plaisirs de la cour, loin des fêtes, ne quitta plus la famille dès qu'elle la vit malheureuse. Son frère la supplia en vain d'abandonner la France, d'imiter ses tantes et le comte d'Artois.

—Ma place est ici, dit-elle avec énergie, la mort seule me séparera de vous.

Le 10 août 1792, une populace en délire avait envahi le château des Tuileries et demandait la reine à grands cris. Une femme brillante de grâce et de majesté s'avance au milieu des furieux....

—Ce n'est pas la reine, mais Mme Elisabeth, s'écria M. de Saint-Pardoux, écuyer de cette princesse.

—Taisez-vous, monsieur, que dites-vous là ? répond avec calme l'héroïque sœur du roi ; laissez-les dans leur erreur ; je vous en supplie, sauvez la reine, épargnez-leur un crime, et plût au ciel qu'ils se fussent trompés.

Mme Elisabeth suivit au Temple Louis XVI et Marie-Antoinette. Elle adoucit leur captivité par son dévouement et sa résignation. Les nobles captifs avaient descendu les marches du trône pour languir dans une prison ; mais ils pouvaient encore supporter leurs malheurs : ils étaient ensemble.... Souvent les prisonnières se réunissaient dans la chambre du roi qui continuait l'éducation de ses enfants. Tandis qu'il leur donnait des leçons de morale et de philosophie, les princesses s'occupaient de travaux à l'aiguille.

Un jour que Mme Elisabeth cassait son fil avec ses dents, parce qu'on lui avait ôté ses ciseaux, le roi s'en aperçut et lui dit :

—Que n'êtes-vous encore dans votre maison de Montreuil, il ne vous manquait rien alors !

—Mon frère, répondit la bonne Elisabeth avec sa voix douce et persuasive, il ne me manque rien quand je suis auprès de vous ; mais votre bonheur nous manque.

Quelquefois le roi s'endormait après dîner : sa famille le contemplant avec vénération, s'agenouillait alors et priait Dieu de protéger une tête si chère. Mais ces prières ne furent pas exaucées. Bientôt le roi fut arraché des bras de sa femme et de ses enfants. Longtemps ils ignorèrent son sort.... On relégua le petit dauphin dans une autre partie du bâtiment. Puis Marie-Antoinette fut conduite à la conciergerie. Mme Elisabeth et Mme Royale demandèrent inutilement à la suivre. Cette séparation fut cruelle : elle ne devaient plus la revoir.

Restée seule avec sa nièce après la mort de la reine, Mme Elisabeth n'eut plus pour chambre qu'une cuisine délabrée au troisième étage de la prison : un vieux lit de sangle à moitié rompu et quelques mauvaises chaises dépaillées en composaient tout l'ameublement. Mais son courage ne l'abandonna pas dans ce misérable asile, parce qu'elle le puisa dans la religion. Elle devint une seconde mère pour sa nièce, lorsque le tribunal révolutionnaire lui eut enlevé ses parents. Nous la voyons, oubliant la mort qu'on lui prépare, veiller sur une tête si chère, et, confiante en Dieu, lui laisser le soin de sa destinée.

Le matin, appuyée sur sa misérable couche, élevant les yeux vers le ciel, elle s'écriait avec résignation :

—Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ! je n'en sais

rien, tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit : j'adore vos desseins éternels et impénétrables ; je m'y sou mets de tout mon cœur pour l'amour de vous ; je veux tout, j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de mon Dieu sauveur. Je vous demande en son nom et par ses mérites infinis la patience de mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez.

Mme Elisabeth supportait toutes ses humiliations disant comme Jésus-Christ sur la croix : Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font. Sa patience et sa douceur ne désarmèrent pas ses juges : les méchants ne comprennent pas la grandeur d'âme.

Le 9 mai 1793, Mme Elisabeth venait de se coucher quand elle entend ouvrir les verroux. Elle se hâte de passer sa robe. L'air sinistre et le ton brusque de ceux qu'elle voit entrer lui annoncent quelquel nouvel acte de tyrannie :

—Citoyenne, descends tout de suite, on a besoin de toi.

—Ma nièce restera t-elle ici ?

C'est la première pensée qui la frappe, et non le sort qui l'attend.

—Cela ne te regarde pas ; on s'en occupera.

Mme Elisabeth pressa sa malheureuse nièce sur son cœur, et pour calmer son effroi, elle dit :

—Soyez tranquille, je vais remonter.

—Non, tu ne remonteras pas, répond avec un rire cruel un des assistans ; prends ton bonnet de nuit.

Elle obéit, relève la jeune princesse qui tombe dans ses bras, lui dit d'espérer toujours en Dieu, d'être soumise à sa volonté, et la quitte pour ne plus la revoir.

Pendant qu'on rédige le procès-verbal de décharge du geolier, on l'accable d'injures, d'insultantes ironies. Elle monte en fiacre avec l'huissier du tribunal révolutionnaire, et, conduite à la conciergerie, elle est le lendemain jugée et condamnée.

Quelques heures après, et au milieu d'une foule égoïste et cruelle, avide de spectacles et d'émotion, Mme Elisabeth paraît assise dans une ignoble charrette et entourée de vingt-quatre victimes, parmi lesquelles on compte Léoménie, de Brienne, ex-ministre de la guerre, la veuve de M. Montmorin, Mégret de Sérilly et son épouse. Sa marche funéraire ressemble à une marche triomphale ! Jamais elle n'avait été plus belle ; sa figure est empreinte d'une légère pâleur qui n'accuse ni faiblesse ni désespoir ; quelques boucles de cheveux d'un noir de jais s'échappent de son bonnet et rehaussent l'éclat de son beau front ; ses grands yeux à demi voilés par de longs cils s'élèvent quelquefois au ciel où elle semble chercher sa place. Auprès d'elle, une dame âgée écoute en silence les douces et éloquentes paroles qui s'échappent de la bouche de cette vierge sainte. Dans cet instant solennel, elle trouve des mots qui consolent et persuadent. L'espérance d'une vie future la soutient, car elle croit à l'immortalité de l'âme.... Mme Elisabeth contemple avec calme cette masse compacte qui l'environne, et son regard s'arrête sur des bouquets que beaucoup de personnes portent à la main. Un parfum de roses embaume l'air autour d'elle ; un parfum de pureté semble émaner de ses lèvres.... Des roses au milieu de ce lugubre drame, à côté de la mort : étrange contraste, amère dérision ! La voiture est arrivée.... l'instrument est prêt.... Tous ces martyrs demandent à l'auguste princesse la permission de l'embrasser avant de mourir. Elle voit rouler vingt-quatre têtes à ses

pieds ; le sang jaillit jusque sur elle... Puis l'exécuteur des hautes-œuvres la saisit, il écarte son fichu par un mouvement brusque.

— Monsieur, s'écria-t-elle avec une expression d'indicible pudeur, au nom de votre mère, couvrez-moi.

L'exécuteur éprouve un sentiment de respect involontaire, tant est fort l'ascendant de la vertu. Une minute après, le monde comptait une victime de moins et une sainte de plus. Elle n'avait que trente ans.

MADAME ÉMILIE MARCEL.



SUR L'AVENIR DES FEMMES.

N voyant les femmes de nos jours manifester hautement un besoin de rénovation dans leur existence, franchir de toute part le cercle étroit qui les renfermait, faire des efforts redoublés pour se frayer un sentier, même à travers bien des ronces, jusque sur les hauteurs d'où l'on peut tout juger, vous formez le dessein généreux de leur porter aide et secours, et pour les soutenir autant que pour les diriger, vous venez leur tendre la main.

Il ne s'agit donc plus ici d'établir l'intelligence des femmes, plus de repousser ou d'admettre la supériorité d'un sexe sur l'autre ; plus de dépeindre l'état subalterne des femmes du passé, ni de combattre l'erreur de ceux qui voudraient les y retenir encore : ce terrain-là fuit sous nos pas, et c'est dans l'avenir des femmes que nous sommes arrivés.

Voyons donc les moyens que l'éducation possède pour rendre plus dignes d'elles-mêmes celles qui paraîtront sur la scène du monde, et l'appui que vous pouvez offrir à celles qui s'y montrent déjà.

En jetant un coup d'œil sur l'éducation actuelle des femmes, on est frappé d'abord de voir que la science la plus indispensable à la vie morale, celle en l'absence de qui toutes les autres ne sont rien, leur est entièrement refusée, que nul ne songe à leur apprendre à *penser*. Il est pour les hommes des leçons de morale, de philosophie, des conférences instructives. Les jeunes filles, je les vois avec leurs institutrices, tout occupées des principes de la danse ou de la musique ; avec leurs compagnes, livrées aux enfantines causeries, où l'essaim des pensées légères papillonne et s'envole sans laisser de traces. Mais dans toute leur journée, pas une heure pour la méditation ; mais dans tout ce qui les environne, pas une voix pour leur apprendre à réfléchir sur elles-mêmes et le monde où elles sont jetées ; à concevoir dans leur propre esprit quelques idées sur les objets qui se présentent, sans aller sans cesse tendre la main pour demander une pensée ; à recevoir les événemens qui viendront les trouver avec un jugement fait, une âme prête à les soutenir.

Après cette science capitale, que toutes les autres leur soient

prodiguées ; que chaque lumière vienne répondre à la vocation ardente qui l'appelle. Car, savoir, c'est la fortune de l'âme et sa liberté ; savoir, c'est posséder l'espace et le temps, c'est agrandir notre étroit horizon de tout l'aspect de l'univers, c'est mettre dans notre vie si bornée tous les siècles du passé ; savoir, c'est vivre, et retenir dans l'ignorance est presque un homicide. Mais la science est-elle sans danger pour une femme ? La loi qui leur défend de toucher aux fruits de l'arbre du bien et du mal est elle donc une chimère ? Non, sans doute, et il est indispensable que l'éducation ou sagesse accompagne sans cesse les pas de l'instruction, qu'elle réalise par sa tendre sollicitude l'ange gardien qu'on aime à se figurer à côté d'une femme. Une jeune personne reçoit elle des connaissances supérieures, que l'éducation lui apprenne que c'est seulement un dépôt sacré mis dans son sein pour le répandre plus tard autour d'elle. A-t-elle enrichi sa mémoire d'ornemens propres à la faire briller dans le monde, que l'éducation lui répète sans cesse que les jouissances de la vanité, les plus froides, les plus égoïstes qu'on puisse éprouver, sont indignes d'un cœur de femme. Est-elle initiée aux atteintes que la philosophie a portées au christianisme, que l'éducation lui montre, à côté de quelques dogmes et pratiques dont on peut se dépouiller, la vérité d'un Dieu et le bonheur des croyances religieuses. Enfin qu'à tous les progrès de l'intelligence, l'éducation lui fasse apparaître la bonté du cœur si grande et si belle, qu'elle la préfère, pour s'en parer, à tous les charmes de l'esprit.

Pour les connaissances plus légères, destinées seulement à jeter de l'agrément sur la vie, n'est-ce pas une erreur bien funeste de donner tout son temps, toute son ambition, tout son amour à l'étude des beaux-arts ?

Il est inutile sans doute de dire ici que je ne blâme dans cette étude que l'abus qu'on en fait. Mais on lui prodigue à elle seule tous les jours de la jeunesse... comme s'ils devaient reparaître encore, ces beaux jours ! Voyez la journée d'une jeune fille. Les arts viennent la prendre encore dans le sommeil : on l'éveille pour sa première leçon ; elle ne s'en plaint pas, elle aime les arts : car les arts lui présentent l'image des sentimens les plus passionnés de la vie, que sa jeune âme brûle de connaître ; les arts sont le mirage des passions, et l'enfant ne sait pas encore que toute passion n'est pas bonheur ! Elle quitte son chevalet pour recevoir son maître de chant, et, toute palpitante encore de sa leçon de danse, va se mettre à son piano ; après quoi il lui reste à peine le temps de s'habiller pour aller dans un salon parler peinture et faire de la musique jusqu'à l'heure du sommeil, où elle rêve encore à ses travaux du lendemain. Les arts ont comblé sa journée, ils ont brisé de leurs nombreux labeurs sa frêle constitution ; ils l'ont éloignée de toute étude solide ; ils l'ont surtout éloignée de l'entretien de sa mère. Que lui donneront-ils pour tant de sacrifices ? quelques instans de vanité satisfaite, quelques jouissances rapides qui brûlent où elles passent, qui consomment le cœur au lieu de le nourrir, et qui s'évanouissent presque toujours avec les années du jeune âge.

Si une femme est destinée à la carrière d'artiste par vocation ou par nécessité, qu'elle s'y consacre entièrement, ce n'est pas trop d'une vie pour une semblable tâche : d'ailleurs, l'art est impérieux, exclusif, et le jaloux ne révèle tous ses mystères qu'à celle qui se donne tout à lui.

Pour les heures de relâchement, l'étude de la littérature est peut-être plus convenable, et voici par quelles raisons :

Dieu a fait les femmes pour plaire. Se faire aimer est un devoir pour elles, un devoir dans toute l'étendue et la sévérité du

mot. Je pense qu'à l'accomplissement de cette destinée, la littérature est plus propice que les arts : ceux-ci, tout-puissans dans leur domaine, n'en franchissent pas la limite : un instant voit terminer l'exécution la plus brillante, l'air emporte le son le plus harmonieux, et tout est fini ; la danse, la peinture, dans la société intime, n'ajoutent absolument rien aux charmes d'une femme ; la littérature, c'est bien autre chose ; elle s'infiltré dans sa nature, elle coule dans ses veines, elle peut à chaque minute faire jaillir ses inspirations ; la foule des pensées qu'elle donne répandent du charme sur les plus simples entretiens, colorent, vivifient l'enceinte qu'elles habitent, donnent une âme, une physionomie aux plus modestes détails de la vie intérieure.

Jamais il ne fut plus nécessaire que dans ce moment de cultiver l'intelligence des femmes, d'en faire une plante féconde portant pensées, inspirations, jugement ; car nous pourrions dire aussi, peut-être, *un grand mouvement intellectuel se manifeste parmi les hommes*. Ils se sont avisés subitement d'un sentiment nouveau ; ils ont enrichi leur âme d'une jouissance ignorée jusqu'à nos jours : *l'amitié d'une femme*. L'usage de faire entrer les femmes pour quelque chose dans la vie morale était totalement inconnu autrefois, et son idée seule eût fait rire nos aïeux. Mais comme ces liaisons si pures, si solides que nulle rivalité ne peut troubler, que nulle jalousie ne peut ternir, deviennent plus communes tous les jours et sont propices au bonheur général, il faut, pour les entretenir, disposer les femmes à tout sentir, tout comprendre ; il faut que chaque pensée pénètre dans leur esprit et n'aille plus frapper un cerveau de pierre et retomber comme une balle morte.

Tels sont donc les changemens, salutaires, il me semble, qui pourraient être apportés dans l'éducation des femmes.

Quant aux moyens de favoriser dès à présent la tendance qu'elles manifestent vers les études scientifiques, artistiques, littéraires, il n'en est point de plus efficace sans doute que de leur ouvrir une voie simple, facile, pour mettre en lumière les créations de la pensée. En littérature, par exemple, je suppose une femme qui nourrisse dès longtemps le germe d'un ouvrage chéri. Cette composition, c'est sa vie, son espérance, son amie dans la solitude, son champ d'asile contre les ennuis du sort. Mais au premier mot qu'elle écrit, une image effrayante se dresse devant ses yeux : elle aperçoit le moment de la publication. Alors elle sera seule, sans conseils, sans appuis ; alors viendront les démarches repoussées, les promesses évanouies, les hauteurs féodales ; de froides figures lui reprocheront son obscurité et son audace ; elle entendra la spéculation lui parler en chiffre, des mots d'argent tomberont lourdement dans ses rêves de gloire. A cette vue, la timidité la glace, le découragement pèse sur son âme et flétrit la création en germe qui meurt au lieu d'éclorre.

Le plus grand service que les hommes influens et éclairés puissent rendre aux femmes de notre époque est donc d'apporter des conseils bienfaisans, des recommandations protectrices, entre la composition d'un travail quelconque et la spéculation qui le fera paraître dans le monde. Je sais que les embarras sont grands sur ces routes encombrées ; mais je sais aussi que, s'il est un génie qui puisse aplanir toutes les difficultés, c'est l'amour du bien qui l'inspire.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

REVERIE.



DIEU a fait la vie douce aux hommes, eux seuls l'ont gâtée. Jugeons-la avec l'enfance du cœur et des sens ; notre jeune passé portera contre nous une triste accusation en même temps qu'il justifiera le créateur. Avant que l'abus des passions eût corrompu en nous les joies fraîches et pures, avant que la société nous eût garrotté de ses liens, étouffés dans ses froides étreintes, avant que nous eussions déshérité l'avenir en voulant tout connaître, oh ! les campagnes étaient belles ! les rayons du soleil nous arrivaient caressans ; l'air avait d'indicibles mélodies, de suaves et pénétrantes odeurs ; tout appelait nos sympathies ! Nos fronts s'épanouissaient heureux sous la paquerette de la prairie et la rose qui fleurit le buisson ; depuis ils se sont empreints d'une pâleur ascétique et fatale : la vieillesse du cœur y a jeté ses ombres froides, austères, à jamais attristantes. Et la vie, de quel éclat, de quelle grâce d'amour elle se paraît ! Ce n'est pas Dieu qui a mesuré l'air, l'espace et le bonheur à l'homme ; ce n'est pas Dieu qui a mis dans nos âmes cette servile dépendance de l'opinion, cet ennui qui naît de l'oubli des autres ; ce désespoir, cette haine ardente et solitaire qui s'élance et bondit frémissante sur la trace des mépris. " Sois juste, nous a-t-il dit ; ne place pas ta confiance dans les choses d'ici-bas, car elles finissent ; conserve surtout la simplicité du cœur."

Hélas ! comme tous, nous avons reçu les dons qui font les jours ; trouvant ces dons trop à la portée du vulgaire, nous les avons dédaignés, niés ; nous avons fait servir notre intelligence à demander à la vie des biens irréalisables, à nous créer des misères d'orgueil et toutes de convention, et dans notre folie nous avons crié avec Job : " Périssent le jour où je suis né, et la nuit dans laquelle une voix a dit : Un homme a été conçu ! qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année ni dans le cercle des mois ! Oh ! que cette nuit soit solitaire, et que durant son silence on n'entende jamais les chants de la joie !"

Mon Dieu ! tu m'as donné le sentiment du beau et du bon ; tout indigne que je suis, je te bénis.

MADAME A. DUPIN.

LES NOCES VENDÉENNES.



N distingue en Vendée la Plaine le Bocage et le Marais. Le Marais et le Bocage sont les points les plus curieux du pays, sous le rapport moral.

Les gens du Marais ne tranchent pas moins par le costume que par le caractère sur le reste des Vendéens.

Ils portent de larges pantalons, rehaussés de ceintures écarlates, des vestes en drap fin, à boutons argentés, d'énormes chapeaux entourés de velours et quelquefois de rubans. Les femmes étalent un véritable luxe d'étoffes éclatantes, de soieries et de dentelles, de dorures et de bijoux. Leur coiffe altièrre, élevée de deux pieds, rappelle les fameux hennins du quatorzième siècle. Un gros cœur en or prend au-dessous de leur épais chignon sur l'opulente carnation de leur cou. Des chaînes d'argent attachent les clefs du ménage à leur ceinture. Des boucles de métal brillent sur leurs souliers, dont la forme coquette fait valoir les bas à fourchettes rouges.

Même richesse à l'intérieur des habitations ; grands lits de bois peints, bourrés de plume jusqu'au ciel ; piles de linge blanc parfumé dans les armoires ; vaisselier garni de faïencé de toutes les couleurs ; cellier rempli de vin de la Plaine, de la Saintonge ou de l'Anjou ; table toujours couverte de pain blanc, de beurre frais et de poisson délicat, quelquefois d'une oie grasse ou d'un excellent canard, avec un service d'argenterie massive. Et puis aux jours de foire et de marché un train complet de voyage pour aller à Beauvoir, à Challans ou à Machecoul ; autant de maîtres, autant de juments bien nourries, autant de lourds valets montés comme leurs maîtres.

Ce bien-être, cependant, n'est pas le lot de tous les maraichains, mais seulement des riches cultivateurs connus sous le nom de cabaniers. Le Marais, qui est le pays des contrastes offre à côté d'eux les pauvres pêcheurs du *marais mouillé*, qu'on nomme *huttiers*, du nom de leurs maisons de terre et de branchages, mais dont la demeure véritable est leur bateau, auquel ils semblent incorporés comme le centaure antique à son cheval. Le huttier vit en effet sur l'eau les deux tiers de l'année. Il naît et s'élève, travaille et voyage, se marie et meurt dans la case étroite de sa barque. Il la quitte à peine quelques instants pour vendre sa chasse ou sa pêche au rivage prochain. Il la fait voler sur les eaux au moyen d'une perche ou rame appelée pégonille. Il

DD

court avec elle au-devant du gibier qu'il abat à coup sûr, ou du poisson qu'il enveloppe dans ses longs filets.

Rien d'étrange à voir comme les promenades des huttiers, par un beau jour de fête, sur la vaste nappe argentée dont l'Océan couvre leur pays. Le village s'élève sur un monticule au-dessus du marais... Un gai carillon ébranle le clocher réfléchi dans l'onde... A ce signal, les huttes éparses tressaillent sur leurs tertres lointains... Des coiffes blanches s'en détachent par groupes, comme des goëlands effleurant le sol de leurs ailes blanches... Chaque famille s'installe dans son bateau, chaque bateau se rallie au bateau voisin, et de tous les îlots de cette mer tranquille, vingt flottilles prennent leur essor vers le centre commun. Les bateaux cinglent d'ordinaire deux à deux, et tellement rapprochés que ceux qui les remplissent ont l'air de marcher sur l'eau en se donnant le bras. Ainsi les huttiers vont au baptême de leurs enfants, à l'enterrement de leurs pères, au mariage de leurs filles. Ainsi leurs prêtres vont leur porter les secours de la religion, leurs médecins les secours de l'art, et leurs amis les secours de l'amitié.

Nous avons vu chez eux le spectacle d'une noce, et nous ne l'oublierons jamais. Dès le matin, la barque nuptiale fut entourée de toutes les yoles d'alentour, pavoisées de rubans et de feuilles de tamarin, montées par les huttiers et les huttières dans leurs plus beaux habits de fête. Le signal du départ fut donné par la veze, qui reveilla mille échos joyeux à perte d'ouïe... Les chants et les coups de fusil alternaient avec la musette champêtre. Le soleil levant changeait le Marais en une plaine de nacre enflammée. Après la messe, le repas eut lieu sur la flottille. Deux barques, chargées de vivres, allaient de rang en rang servir les autres, puis elles s'établirent au centre ; on se serra tout à l'entour, et les bateaux devinrent une grande table flottante. La fête se termina par des chants, des coups de fusil, des danses même, et, le soir venu, par une joute entre les barques illuminées... Les époux furent conduits, sur les onze heures, à la hutte de famille. Leur bateau y entra sans peine, car l'eau s'élevait jusqu'à la moitié des murs. Ils n'eurent qu'un mouvement à faire pour passer de ce bateau dans le lit nuptial... Et barques et convives, chants et musique se dispersèrent et s'évanouirent dans toutes les directions...

Voici maintenant le tableau d'une noce chez les paysans du Bocage.

Les jeune gens se recherchent et se connaissent aux *assemblées* du dimanche, consacrées, le matin, à la quête des domestiques, et, le soir, au plaisir et à la danse. Ici, comme dans toutes les campagnes, l'amour se fait à coups de pied et à coups de poing, et se traduit par des niches et des surprises à casser bras et jambes.

Quand les deux familles sont d'accord, chacun invite à la noce tous ses parents, alliés et amis, c'est-à-dire presque tout le village. Le matin du grand jour, les jeunes filles revêtent la mariée de la robe en drap de Silésie bleu, la ceinture argentée que le mari seul pourra défaire, et de la coiffe à longues barbes, où toutes celles qui veulent se marier dans l'année fichent une épingle. Autrefois le fiancé se pourrait ce jour-là comme son seigneur. On retrouve encore cet usage en quelques cantons.

Le cortège se rend à l'église. Le parrain et la marraine de la future marchent derrière elle, le parrain portant un énorme gâteau à bénir, la marraine portant une épine blanche garnie de rubans et de fruits, et une quenouille avec son fuseau. Avant d'unir les époux, le prêtre bénit, outre les anneaux, treize pièces d'argent

que l'homme donne à la femme. Tous ces symboles s'expliquent d'eux-mêmes : l'épine et les fruits, ce sont les joies et les douleurs d'ici-bas ; la quenouille, c'est le travail ; le gâteau, c'est la communion du ménage ; l'argent, c'est la protection du mari. Au milieu de l'office, les cloches sonnent le glas funèbre, toutes les voix chantent le *libera*, et tous les cœurs prient pour l'âme des morts.

Au sortir de l'église, la mariée s'arrête et reçoit le baiser d'adieu de sa famille et de ses amis. Les garçons la saluent de coups de pistolet et de coups de fusil. Chasseur par état et soldat par souvenir, le Vendéen ne connaît pas d'autre sérénade que l'explosion de la poudre enflammée. Soit qu'elle marche, soit qu'elle chevauche, soit qu'on la porte à travers les chemins creux, l'épouse doit se rendre de l'église à la maison par la ligne la plus directe. Si elle prenait le moindre détour, elle abandonnerait le sentier de la vertu. Arrivés sur le seuil conjugal, on présente aux mariés du vin, du beurre et du pain frais. A jeun et fatigués, ils acceptent ce premier repas. En même temps, une pyramide de fagots s'élève dans le pré voisin, on y met le feu, et la flamme tourbillonne en l'air au bruit des détonations.

C'est le signal des premières danses ; la veze et souvent le violon y répondent. La foule joyeuse se divise en couples. Aux *courantes* succèdent les *rondes*, aux *rondes* le *pichefrit* national. Deux jeunes gars et deux jeunes filles se font vis-à-vis ; chaque danseur est derrière sa danseuse immobile. Par-dessus l'épaule de celle-ci, il provoque son adversaire en s'agitant sur une mesure croissante. . . . Tout à coup les deux rivaux s'élancent, se donnent la main, dansent ensemble ou séparément, et se placent devant leurs danseuses qui recommencent le même exercice. S'il faut en croire M. Massé-Isidore, qui nous fournit quelques-uns de ces détails, le *pichefrit* remonte aux danses guerrières des anciens Agésinates.

Mais voici l'heure du dîner. Sous une vaste tente de toile blanche, tout le monde se range autour d'une table chargée d'assiettes d'étain, de bouteilles et de plats homériques. Le couvert de la mariée est le seul qui mérite ce nom. L'époux la sert debout, la serviette sur le bras, jusqu'au dessert. Alors cessent les chansons qui ont accompagné le repas (1). On apporte les gâteaux offerts aux mariés par leurs parrains et leurs marraines. Ce sont de véritables monuments dans lesquels entrent deux boisseaux de farine. Les plus vigoureux garçons de la noce les soulèvent sur leur bras et les portent en dansant autour des tables. Tous les convives les imitent, armés de leurs assiettes d'étain qu'ils entre-choquent en l'air,—non sans détacher au vol et manger quelques parcelles des gâteaux. Encore un souvenir de l'antiquité, qui fait rêver à la danse des Corybantes. Des cadeaux de toutes espèces sont offerts de la même sorte aux époux : du linge, de la vaisselle, de l'argent, de petits sabots et des bonnets enfantins.

Nouvelles danses jusqu'au souper, et après le souper nouvelles cérémonies. Une porte s'ouvre. Une troupe de jeunes filles s'avance, soutenant un énorme bouquet d'épines, chargé de rubans, de fruits et de fleurs. Elles le présentent tristement à l'épousée. Celle-ci tombe en pleurant dans les bras de sa mère ; l'émotion gagne toute l'assistance, et les jeunes filles chantent cette fameuse chanson de la mariée, qui se retrouve dans toutes les campagnes de

(1) Il y en a une sur la bouillie de millet, une autre sur l'oiseau que l'on fait envoler d'une soupière, vingt autres sur vingt sujets du même genre ; le tout entremêlé des lazzis intarissables du ménestrel, dont la triple fonction est d'amuser, de faire danser, et de boire toute a journée.

l'Ouest, avec quelques variantes. C'est l'adieu de l'amour à l'hymen, du plaisir au devoir, de la virginité à la maternité. L'expression en est tour à tour impitoyable et touchante :

Ce bouquet fruitager.
Que ma main vous présente,
Il est fait de façon
A vous faire comprendre,
Que tous ces vains honneurs
Passent comme les fleurs.
Vous n'irez plus au bal,
Au bal, aux assemblées ;
Vous resterez à la maison.
Pendant que nous irons.
Adieu, château brillant,
Beau château de mon père,
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler ! etc.

Et la chanson n'exagère pas. Le sort de la paysanne est en effet l'opposé du sort de la femme du monde. La liberté et la joie de celle-ci commence avec son mariage. L'esclavage et les peines de celle-là datent du jour de ses noces. Tandis que la mariée fond en larmes, le plus jeune de ses frères, se glissant sous la table, lui dérobe sa jarretière rouge... Ses sanglots redoublent à ce vol symbolique, mais déjà les toasts joyeux les couvrent. La jarretière est coupée en petits morceaux, et chaque convive en décore sa boutonnière. Parfois le jeune frère enlève aussi un soulier, qu'il adjuge au plus offrant. Le marié le rachète à ce dernier, et le prix retourne au trésor fraternel.

Tout à coup on entend frapper à la porte. " Ce sont des étrangers qui demandent l'hospitalité Qu'on les connaisse ou non, peu importe, il sont invités et admis au banquet conjugal. Deux d'entre eux portent dans une corbeille couverte d'un voile blanc, ce qu'on appelle le *Moumon* : c'est ordinairement une colombe, une tourterelle, ou un jeune lapin enjolivé de rubans. Ils posent leur corbeille sur la table, sans la découvrir ni proférer une seule parole ; si on veut savoir ce qu'elle contient, on la joue au cartes. Si les voyageurs la gagnent, ils la remportent sans la découvrir, mais s'il l'a perdue, ils lèvent le voile, et le *Moumon* s'échappant au milieu des plats et des assiettes excite la plus vive hilarité. " (Massé-Isidore).

Dans certains cantons, la nuit entière se passe en réjouissances. Dans quelques autres, les époux s'échappent vers quatre heures du matin, et vont se cacher dans une maison voisine. Mais bientôt toute la noce se met à leur recherche, et finit par les découvrir. Alors on leur présente une soupe à l'oignon, qu'ils mangent au bruit des éclats de rire et des coups de fusil,—à moins que la mariée ne la renverse ou ne la jette au visage des plaisants :—ce qui annonce au futur ménage une série d'orages domestiques.

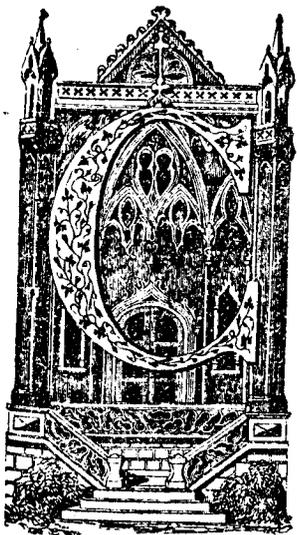
PITRE-CHEVALIER.



CHARLES GUÉRIN.

LOUISE ET GLORINDE.

*John P. ...
Edm. ...
John ...
Montreal*



CHARLES était encore au lit lorsque son hôte vint lui remettre cette lettre. Il se fit donner son gilet qui contenait une notable portion de sa fortune, à peine suffisante cependant, pour payer le facteur.

— Ah ça ! dépêchez-vous donc, mon bon monsieur ; vous n'êtes pas *smart* ce matin. Le garçon de la *post-office* attend. Il n'a qu'un *penny* de profit sur chaque lettre, et s'il lui fallait attendre partout aussi longtemps, ça lui ferait un mauvais *business*...

Ce M. Voisin, qui dit qu'il faut anglifier la société par le haut ; ne voilà-t-il pas que ça s'anglifie par le bas ? Le jour où les deux bouts se rejoindront, notre nationalité sera flambée.

— Pauvre jeune homme ! il rêve encore, dit l'ouvrier en se retirant. Heureusement qu'il est venu à bout de trouver les *nine pence* pour sa lettre. Ça dort-il un peu cette jeunesse-là ! On voit bien que ça vous a son pain gagné et que c'est fait pour *rouler avec les gros* !

A dire le vrai, le brave homme avait bien le droit de se scandaliser. Il était près de neuf heures du matin, et lui, pauvre diable, était debout et travaillait depuis quatre heures. Rien ne choque tant les pauvres gens que l'oisiveté des riches ou de ceux qu'ils croient riches.

Deux causes avaient contribué à retenir l'étudiant au lit plus tard que d'ordinaire : d'abord un froid assez vif qui recouvrait l'intérieur des vitres de la lucarne d'une épaisse couche de givre aux arborescences capricieuses, aux charmantes arabesques, illuminées et colorées déjà par les rayons du soleil, puis les souvenirs de la conversation de la veille, les conjectures, les projets, les rêves qui naissaient de ces réminiscences matinales, auxquelles

on a quelquefois tant de peine à s'arracher. Fortement alarmé sur son avenir par les décourageantes paroles de M. Henri Voisin, il délibérait très sérieusement s'il n'allait pas laisser l'étude de M. Dumont, et entrer au grand séminaire. Il y avait cela de peu édifiant dans ses velléités religieuses, qu'elles ne lui revenaient jamais si fréquemment que lorsqu'il se dégoûtait ou se désespérait. Ne vous imaginez point cependant que sa dévotion ne fut point sincère, qu'il regardât effrontément l'état ecclésiastique comme un pis-aller ; mais c'est que l'homme est ainsi fait, que ses déterminations les plus vraies, ses affections les plus saintes dépendent à son insçu des prédispositions de son esprit. Charles se croyait plein d'un zèle évangélique, lorsqu'il n'éprouvait pas autre chose qu'un vague enthousiasme, qui ne l'aurait pas soutenu bien loin contre les fatigues et les périls d'une mission, ou l'ennui d'un séminaire ou d'une cure. Il se croyait pénétré d'un goût bien ascétique pour la retraite, lorsqu'il ne ressentait qu'un dégoût passager, ou un penchant secret vers une capricieuse oisiveté. Ce matin dont nous parlons, son imagination l'avait déjà installé dans une des modestes chambres du séminaire de Québec, au-dessus du beau jardin qui appartient à cette maison ; il se voyait figurant dans les cérémonies religieuses, revêtu d'un blanc surplis, au milieu de l'encens et des fleurs ; il se voyait régent d'une classe, il changeait la méthode d'enseignement suivie jusqu'alors, il débitait à ses élèves les plus savantes leçons sur la littérature, et sur l'économie politique ; en un mot, il bâtissait mille projets d'innovations et de perfectionnement, et il ne négligeait aucun détail, absolument comme s'il se fût déjà vu à l'œuvre. Il en était là de sa vision quand on lui apporta la lettre de Louise ; la brusque apparition de son hôte lui rappela qu'au grand séminaire on ne lui permettrait pas de méditer aussi à son aise chaque matin, vû surtout qu'il y a là une certaine cloche, qui réveille son monde un peu avant cinq heures et qui ne cesse ensuite de vous tourmenter, jusqu'à l'heure du coucher. Cette réflexion changea un peu le cours de ses idées ; et la lettre elle-même acheva de *séculariser* son imagination.

Si Charles avait eu un peu de connaissance du monde, il se serait persuadé à n'en pouvoir douter que M. Wagnaër, voulait

le marier avec sa fille, et que Mademoiselle Clorinde elle-même était éprise de lui. Bien que notre jeune homme ne s'en tint pas aux bénignes interprétations de sa bonne petite sœur, il ne fit qu'entrevoir ce qu'un autre eût compris à merveille, et il se demanda seulement, s'il n'y avait pas un peu d'amour pour lui dans la grande amitié de Clorinde pour Louise. La jeune fille, qu'il connaissait à peine de vue, lui apparut comme une de ces beautés andalouses, dont il avait lu dans les romans à la mode de si poétiques portraits. Ce fut en pensant à elle qu'il se leva, s'habilla et après une prière peu longue et peu fervente, qu'il fit disparaître un très frugal déjeuner, qui lui fut servi sur le coin de sa table d'étude.

La détermination bien positive de M. Wagnaër d'avoir un avocat pour gendre, lui donna du courage, et sans décider s'il mettrait de côté les antipathies de famille, auxquelles il tenait à l'honneur de se montrer fidèle, il se dit qu'il était toujours bon à quelque chose d'être avocat ; il se promit de suite de faire un Daguesseau ou un Merlin, et se drapant dans son manteau, il se rendit à grand pas à l'étude de M. Dumont, bien résolu à se lancer dès ce jour au plus creux du droit et de la chicane.

Dévançé par tous les autres clercs, il s'empara bravement d'une déclaration très difficile à rédiger et à laquelle personne n'avait voulu mordre ; mais il n'avait pas encore parcouru la moitié des titres qu'il fallait analyser, que son imagination prit encore une fois la clef des champs, et lorsqu'après une heure de travail, M. Dumont vint regarder pardessus son épaule afin de voir comment il se tirait d'affaire, il ne vit sur une grande feuille de papier, que ces mots d'une belle écriture moulée :

PROVINCE DU BAS-CANADA } BANC DU ROI.
DISTRICT DE QUÉBEC. } TERME SUPÉRIEUR.

—Tiens s'écria le patron, vous m'avez fait l'ouvrage d'un blanc !

—C'est que M. Guérin ne travaille pas comme un nègre, observa malicieusement le premier clerc.

Blessé de cette double plaisanterie, notre héros s'empressa de déclarer que la note qui accompagnait le dossier n'était pas suffisante et que M. Dumont ferait peut-être mieux d'entreprendre lui-même un ouvrage trop difficile pour un clerc de première année. En revanche il se jeta avec fureur sur d'autres documents qu'on lui présenta, et se mit à griffonner avec une ardeur qui aurait fait honneur à M. Dumont lui-même, entassant allégués sur allégués, ajoutant les *dits* aux *susdits*, mettant la *citè* dans le *comté*, le *comté* dans le *district* et le *district* dans la *province* ; enfin n'omettant rien de tout ce qui pouvait rendre son style parfaitement barbare et inintelligible, et par là même parfaitement légal et irréprochable.

Cependant quelques jours plus tard, M. Dumont reçut deux superbes exceptions à la forme ; l'une d'elles alléguait 1o. que la défenderesse ou la personne à qui l'ordre avait été signifié s'appelait Clara Smith et non pas Clorinde Smith, 2. Qu'elle la dite défenderesse avait été baptisée sous le nom de Clara, 3o. Qu'elle la dite défenderesse, avait toujours été connue sous le nom de Clara, et non pas sous le nom de Clorinde, 4o. Que le bref ou writ de sommation assignait Clara Smith à comparaître devant la Cour, tandis que la déclaration se plaignait de Clorinde Smith,

5o. Que Clara Smith ne pouvait pas être tenue à répondre aux demandes faites contre Clorinde Smith, 6o. Que Clorinde Smith ne pouvait pas être condamnée sur la comparution ou le défaut de Clara Smith, 7o. Enfin que Clara Smith n'était pas et ne pouvait pas être la même personne que Clorinde Smith.

Tout cela était succinctement exposé sur dix-huit pages de papier. Cette dernière exception fut faite et filée par Mtre. Henri Voisin, avec qui nous allons cultiver la connaissance que nous n'avions fait qu'ébaucher dans le chapitre précédent.

VI.

LA CLIENTELLE.

Henri Voisin n'avait qu'une idée ; mais cette idée n'était pas mauvaise ; bien des gens trouveront même qu'elle était excellente : Henri Voisin voulait se faire une clientèle. Le tableau décourageant qu'il avait si bien peint ne le décourageait pas lui-même. Il voyait un bon nombre de gens, qui, avec des talens médiocres et des connaissances bornées, s'étaient fait, à force de labeurs, d'activité, et d'astuce, une très lucrative position, il se promettait de marcher sur leurs traces et autant que possible sur leurs talons.

Ainsi qu'on a pu le voir, il n'était pas comme ces candides jeunes gens qui croient qu'écrire bien diligemment dans l'étude de leur patron, pâlir sur les livres de loi, suivre avec attention les décisions des cours de justice, se présenter au bout du temps à l'examen, payer son diplôme, louer une étude, et s'annoncer dans les journaux, tout cela suffise pour faire fortune.

Il en avait trop connu, qui pour s'en être tenus à cette simple recette, avaient passé le reste de leurs jours dans l'aimable compagnie de leurs livres acquérant beaucoup de connaissances et très peu d'argent. Il était convaincu au contraire que la clientèle dépend d'un concours de circonstances, souvent fortuites, mais que l'on peut faire naître soi-même pour peu que l'on s'en donne la peine. Là dessus, il avait tracé un véritable plan de campagne, disposant d'avance de chaque situation, qu'il croyait bonne, étudiant et les moyens d'agir directement ou indirectement sur tous ceux qui l'entouraient, et les moyens d'attirer dans sa sphère d'action ceux qui en étaient le plus éloignés ; bien décidé à ne rien négliger, à préparer les voies des années entières s'il le fallait, et surtout (à fin de donner le change) à crier plus fort que tout autre, contre l'intrigue et contre les intrigueurs.

Son premier soin avait été de se mettre en rapport avec quelques personnes capables de lui procurer de petits capitaux et déjà il pouvait venir en aide à de braves gens, soit en achetant des droits litigieux, soit en prenant sur lui la responsabilité de bonnes et grosses dettes au moyen d'un léger escompte que tripleraient à son profit les frais de poursuite. C'était principalement dans la clientèle de son patron, que Henri Voisin avait marqué d'avance ceux qui formeraient le noyau de la sienne. Les procédés les

plus officieux accompagnés des insinuations les plus adroites sur l'insouciance et les bévues de leur avocat, lui avaient déjà acquis les bonnes grâces de trois ou quatre plaideurs émérités, et d'un couple d'honnêtes marchands. Le fait est que notre homme entra au barreau avec plus d'affaires en mains que bien des personnes n'en peuvent montrer après deux ou trois ans de pratique. C'était cependant une faible curée pour son ambition, et loin d'être effrayé des grands intérêts confiés à son inexpérience, il ne faisait que doubler et tripler, par le désir, les honoraires qu'il allait gagner.

Le soir même où il s'était fait présenter à Charles Guérin, le jeune avocat, trouve à son retour chez lui un personnage assez vulgaire qui s'était installé sans trop de façon dans sa chambre à coucher, et là fumait la pipe en attendant le maître du logis. Cet individu n'était pas autre que François Guillot, le commis de M. Wagnaër.

Pour expliquer sa présence et sa familiarité, il nous suffira de dire que strictement parlant Henri Voisin aurait dû signer Henri Guillot dit Voisin. De ces deux noms très vulgaires, il avait choisi celui qui lui avait paru le plus passable. Sauf à se laisser appeler Guillot dans l'occasion par ses nombreux cousins dont il chérissait et cultivait la parenté par une raison tout à fait concluante. La famille Guillot formait une immense confédération, qui dans ses réseaux enveloppait tout le *district*. Chacun des membres de cette famille, remarquable par son esprit de corps, son astuce, son activité, et son amour de l'argent, devenait dans sa localité une espèce de courtier ou de limier faisant la chasse aux procès pour le plus grand profit de son cousin l'avocat.

François était de tous les *Guillots* le plus important, et il le savait bien.

— Comme tu as été longtemps mon cousin ? — fit-il sans se déranger de la chaise à demi renversée, sur la quelle il était étendu et dont il maintenait l'équilibre en appuyant ses pieds sur la cloison à la manière des *yankees*.

— Je crois bien, j'ai étudié mon rival et maintenant je le sais par cœur.

— C'est comme je t'avais dit n'est-ce pas ?

— C'est tout le contraire. Si je t'avais écouté je me serais perdu à ne jamais me retrouver. Cet original là n'a pas plus envie de se faire prêtre que moi d'aller me pendre.

— Oui da ! Si on prenait *Mamzelle* Clorinde pour juge, elle dirait peut-être qu'il mérite moins d'être cloîtré que toi d'être pendu.

— A son cou tu veux dire ?

— Pour cela, si joli garçon que tu te croie, je t'assure que l'autre lui a tombé dans l'œil. Le bonhomme rit sous cape. Ça lui fait son affaire.

— Tiens, mon cousin, dis ce que tu voudras, M. Wagnaër ne peut pas marier sa fille à Charles Guérin. C'est justement l'homme qu'il ne lui faut pas. C'est un esprit maladif et enthousiaste. Combien veux tu gager qu'il ne sera jamais avocat.

Je sais ce que c'est. Tu iras à son examen et tu le feras fumer. (1)

— Qu'elle bêtise ! Est-ce qu'il y a des examens ? on prend deux de ses amis qui vous disent d'avance, ce qu'ils vont vous demander ; malgré cela, bien souvent on répond de travers et on est toujours admis. Quand je te dis que le jeune Guérin ne sera jamais reçu, c'est qu'il n'ira pas jusqu'au bout de ses études. Il n'est pas tourné pour faire un prêtre, et s'il avait pris la soutane,

il l'aurait déjà laissée. Il faut trop de persévérance pour cela. Je ne serais pas surpris par exemple que d'ici à trois ans, il se livrât à la médecine, au notariat, au commerce, à l'industrie, à toutes les carrières imaginables, pour n'arriver nulle part. Si tu l'avais vu découragé au simple tableau que je lui ai fait des petites misères du métier. En cultivant ses dispositions, on parviendra à n'en rien faire du tout, de ce beau garçon là. . . . Mais il faut que tu te hâtes de me présenter à cette demoiselle Wagnaër. Comment est-elle d'abord ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Diantre qu'est-ce que cela me fait ? j'aime bien à savoir si je la trouverai de mon goût, pour jouer mon rôle comme il faut. En supposant que je ne l'aimerais pas, il faut que je paraisse l'aimer, assez pour me faire aimer d'elle. . . .

— Tu aurais bien de la bonté. C'est un père qui . . . la marie, avocat contre clerc, ta chance ne serait pas trop mauvaise. M. Wagnaër dit toujours comme ça : *qu'un je tiens, vaut mieux que deux je tiendrai* ; mais c'est cette terre ; qu'il lui faut absolument ! Il a déjà acheté une quantité de *lots* pour faire du bois, dans les concessions et dans les *townships*, et s'il n'a pas la *rivière aux écrevisses*, tout cela lui sera inutile.

— Alors il faudra que je lui fasse avoir cette terre.

— V'la qui est pas mal drôle. Tu vas lui faire avoir une terre qui ne t'appartient pas ? . . .

— Ecoute, François, tu es un garçon intelligent. . . .

— Non, pas exactement. Je passe pour une bête. Mais ça ne fait rien . . . vas toujours.

— Tu n'en es que plus fin. Ne passe pas pour bête qui veut. Je t'affirme qu'il y a des fois que je voudrais bien avoir ton air.

— Ça n'est pas la peine.

— N'importe, tu comprends à merveille, qu'avec Mlle. Wagnaër j'ai une dot et une clientèle toute faite. . . .

C'est comme si j'avais deux dots. Qu'est-ce que je dis là ?

C'est comme si j'avais sept ou huit dots. Un client en amène un autre *abyssus abyssum invocat*.

Remarque bien que la clientèle que me donnera M. Wagnaër ne comprendra pas que ses affaires à lui : il se mêle des affaires de tout le monde, et il étend son influence à dix lieues à la ronde. Il suffit que ça soit un étranger : tu sais comme sont les habitants. Ensuite on lui doit beaucoup, et c'est bien dur de refuser quelque chose à un homme qui peut faire vendre jusqu'à notre dernière chemise. Il n'y a pas de doute qu'en le prenant ainsi par le côté sentimental, mon beau père me ferait avoir la confiance de tous les plaideurs des environs ; et c'est justement le beau père qu'il me faut. Il y a un axiome qui n'est pas dans Cujas, ni dans Barthole, mais qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'un avocat doit se marier plus en vue de son beau-père qu'en vue de sa femme. Or, il n'y a que trois espèce de beau-pères possibles : le beau-père avocat, le beau-père seigneur, et le beau-père gros marchand de campagne. Le beau-père avocat vous prend en société ; mais vous ne faites que partager, avec un associé, qui dans neuf cas sur dix est sur son déclin, la clientèle que vous auriez pu acquérir vous-même. Ça n'empêche pas, que pour les gens qui ne savent pas se pousser, ça ne soit un grand avantage. Le beau-père seigneur est fameux pour les affaires de routine et les discussions d'immeubles. Mais le beau-père marchand est le meilleur beau-père, qu'il y ait parmi toutes les espèces de beau-pères connus. Il est toujours à présumer que le beau-père marchand deviendra seigneur : alors ça nous fait deux beau-pères dans un. C'est une économie toute claire.

(1). fumer — rester court.

Allons ; c'est arrangé ! vous y gagnerez tous les deux : il n'y aura peut-être que c'te pauvre mamzelle Clorinde, qui y perdra. Il n'y a qu'une petite chose qui m'embarasse. Je voudrais savoir ce que je gagnerai à me mêler de cette affaire là.

—Le lendemain de mon mariage je te fais entrer en société avec mon beau-père.

—Tu n'y penses pas : tu aimes trop à faire des économies de beau-pères. Ça te serait comme qui dirait un beau-père en deux, au lieu de deux beau pères dans un. Mais si tu disais la veille de ton mariage, ou bien un ou deux mois avant ? Ça te serait-il égal ? Je t'assure que pour moi, ça ne me serait pas indifférent. Dépêches toi de me promettre ça... autrement je ne dis pas un mot de toi à mon bourgeois, et tu t'arrangeras comme tu pourras.

—Allons... tu sais bien mon pauvre François qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant que de l'avoir tué. Je ne peux pas te promettre comme cela ; avant de savoir comment iront mes affaires. Tout ce que je puis t'assurer c'est que je te ferai quelqu'avantage... d'une manière ou d'une autre.

—Eh bien ! ce que je te promets moi, c'est que tu me feras ces avantages là d'une bonne manière, et avant que de te marier. C'est une affaire décidée. J'entreprends ton mariage ; à moi le soin de faire mes conditions et je m'oublierai pas ; car je tiendrai comme il faut. N'oublies pas de descendre dans une quinzaine de jours. Bonsoir mon cousin !

(A continuer.)



Poesie.

ROGATIONS.



ARRÊTEZ-vous, beaux jours ! oh ! n'allez pas si vite !
Laissez flotter sur nous ce ciel qui nous abrite,
Ces flocons nuancés d'encens et de chaleur
Qui s'exhalent sur nous comme un parterre de fleurs !

Retenez de vos champs, de vos bois, de vos plaines
La croissance hâtive ! établissez des rênes
Sur la verte nature, et que chaque arbrisseau
Monte plus lentement de son frère berceau !

Arrêtez sur la tige, arrêtez sur la branche
Le fruit qui se colore et mûrit et se penche ;
Arrêtez le soleil dans sa course borné,
Qui s'éclipse pour nous aussitôt qu'il est né !

Que les jardins aussi moins tôt s'épanouissent
Avec leurs doux parfums qui tôt s'évanouissent,
Ainsi que la pensée, échappée à son mors,
S'en va s'amonceler aux poussières des morts !

Retenez, retenez ces têtes inégales
Des roses et des lis aux gracieux pétales ;
Que ces trésors si tôt ne brillent pas au jour
Pour s'élever, s'abattre et tomber tour à tour !

Arrêtez-vous maisons en feuillages nouées,
Vos cintres verdoyans, vos tentures nuancées
De si fraîches couleurs, qu'un génie immortel
Ne peut les recréer sous l'éclat du pastel !

Il fait si bon à voir ces immenses richesses
Se déployer sur nous, étaler leurs largesses,
Ainsi que le prodigue, et jeter à nos yeux
Cette réalité qui nous fait croire aux cieux !

Nous avons tant besoin, pour nos cœurs de poètes,
D'errer dans la campagne, au milieu de ces fêtes
Où tout est palpitant de luxe et de clarté ;
Palais oriental que Dieu seul a jeté,
Palais où tout s'émeut, bénit, murmure et chante ;
Concert où chaque bruit a sa phrase touchante,
Ensemble harmonieux de nids et de chansons,
De soirs, de rossignols, d'échos et de buissons !

Nous avons tant besoin du frémissement d'aile,
De ces milliers d'oiseaux qui suivent l'hirondelle.
Redoutant comme nous la feuille qui jaunit,
Le ruisseau qui s'arrête et l'ombre qui pâlit ;
Nous avons tant besoin, pour nos cœurs sans courage,
Que l'univers sur nous verse son doux ramage,
Pour notre âme douteuse et notre corps mortel,
Nous avons tant besoin, de croyance et de ciel !

Arrêtez-vous, beaux jours ! oh ! n'allez pas si vite !
Laissez flotter sur nous ce ciel qui nous abrite,
Ces flocons nuancés d'encens et de chaleur
Qui s'exhalent sur nous comme un parterre de fleurs !

MADAME HERMANCE LESGUILLON.



LE NID.

Moins on tient de place, plus on est à couvert ;
une feuille suffit au nid de l'oiseau mouche.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

DE ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble :
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour la couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis !.. Oh ! viens, ta voix est douce
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encore la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entrouvre,
Et son amour long-temps lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin. . . . vois comme elle repose !

Elle n'a rien, pourtant, qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil !

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez ! Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous !

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle.
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
Nous demandons plus d'air, plus de jours, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand ! Ah ! faut-il tant de place,
Pour aimer un jour. . . . et mourir.

E. SOUVESTRE.

LE RAMEAU BENIT.

DERS la fin de l'année 1801, une chaise de poste
qui avait parcouru, au grand galop de quatre
chevaux, la route qui conduit de Bordeaux à
Bourbon-Vendée, s'arrêta subitement à quelques
kilomètres de cette dernière ville.

—C'est ici, mon colonel, dit le postillon en mettant
pied à terre. Voici le chemin qui vous mènera au bourg
de G***

—Conduis ma voiture à Bourbon, puisque tu ne peux
me mener jusqu'au bourg ; mais, auparavant, indique-moi d'une
manière exacte la route que nous aurons à suivre pour y arriver,
répondit un des voyageurs qui descendaient en ce moment de la
chaise.

—Prenez ce chemin couvert, mon colonel ; au bout vous trou-
verez une vaste lande qu'il vous faudra traverser tout entière, et
puis vous arriverez aussitôt au village de B*** dont tous les habitans
s'empresseront de vous enseigner le chemin du bourg, surtout
s'ils croient voir en vous un voyageur généreux.

—Ce qui veut dire qu'il ne faut pas oublier ton pour boire, n'est-
ce-pas ?

—Vous êtes bien bon, mon colonel.

—Tiens, prends et pars.

Le colonel et son compagnon suivirent le chemin couvert indi-
qué par le postillon. Le premier s'appelait Maurice Lambert ;
l'autre, capitaine dans un régiment de cavalerie légère, se nom-
mait Félix Durtal.

—Savez-vous pourquoi je me suis arrêté ici et j'ai renvoyé ma
voiture ? dit le colonel à Félix.

—Je l'ignore et je me le demande, mon colonel.

—C'est parce que ces lieux me sont chers ; c'est parce qu'ils
me rappellent de doux souvenirs et que je veux les visiter.

—De doux souvenirs ? Mais n'est-ce pas ici, mon colonel, que
vous avez été blessé, il y a quelques années ?

—Oui Félix, c'est ici que j'ai été blessé, pendant cette guerre
cruelle où j'ai perdu tant de bons et de braves amis ! lutte sanglan-
te et acharnée, dans laquelle j'ai vu tomber morts mes deux frères
et mon vieux père ; combats de désolation, qui m'auraient vu suc-
comber aussi sans le secours d'une jeune fille.

—Une jeune fille ; vous ne m'aviez-jamais parlé de cette aven-
ture colonel... Et sans doute votre libératrice était belle ?

—Oui ! belle comme un ange ; malheureusement c'était une
chouane.

—Et ! qu'importe ! répondit Félix. Je ne suis plus républi-
cain près des femmes. Pourvu qu'elles soient bonnes et belles,

je les aime dans tous les pays du monde et quel que soit le gouvernement qui les régit. Mais comment une chouane a-t-elle pu se décider à sauver un bleu ?

—Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que c'est bien à cette jeune fille que je dois la vie. C'est dans un de ces combats partiels que les Vendéens nous livraient si souvent et dans lesquels ils nous harcelaient. Dans chaque parti, il se faisait des prodiges de valeur ; parfois nous étions vaincus, et parfois vainqueurs. Lorsque des prisonniers tombaient entre nos mains, nous les passions aussitôt par les armes ; les Vendéens faisaient tout de même, par système de représailles. La troupe dont je faisais partie fut un jour assaillie par une centaine de chouans, alors qu'elle escortait un convoi de vivres venant de la Rochelle, à cette endroit de la route où nous sommes descendus de voiture ; nous résistâmes vaillamment ; nous nous battîmes en désespérés ; mais nous dûmes succomber. Mes compagnons tombèrent tous, entendez-vous, tous autour de moi qui n'étais que blessé. Je fus hissé sur une des voitures du convoi et amené au bourg de G***, alors au pouvoir des insurgés. Deux Vendéens se chargèrent de me descendre de la charrette, et je dois leur rendre cette justice, qu'il procédèrent à cette opération avec toute la brutalité possible. Aussitôt que le capitaine de la paroisse me vit à terre, il vint près de moi pour tâcher de m'arracher quelques secrets importants sur la situation présente des postes républicains. Je refusai de répondre à ses questions, et lui, en me tournant le dos, dit à quelques paysans qui se tenaient près de là surveillant tous mes mouvements :

—Qu'on le fusille à l'instant.

En entendant ces paroles, je ne pus que m'écrier :

—Oh ! ma pauvre mère ! mon Dieu, ayez pitié de moi.

Et puis, résigné, j'attendais la mort, quand une jeune fille, une enfant d'une douzaine d'années se jeta au devant du capitaine de paroisse, en criant :

—Mon frère ! mon frère ! il a une mère. Puisqu'il est blessé, il mourra si Dieu le veut. Mais je te supplie, mon bon frère, ne le fait pas fusiller. Il est si faible qu'il ne peut nous faire aucun mal.

Sa voix était si expressive et son accent si énergique, que tous les brigands demeurèrent immobiles. Le capitaine considéra sa sœur quelques instans, la baisa au front, et, après avoir ordonné à ses compagnons de s'éloigner, se retira lui-même, en disant :

—Il m'est défendu de le sauver ; mais je puis bien le laisser mourir en paix.

Quand je fus seul avec la jeune fille, je lui pris les mains que je baisai avec un profond sentiment de reconnaissance, tandis qu'avec son mouchoir blanc, elle étanchait le sang, qui sortait de mes blessures.

—Tachez de vous traîner jusqu'à notre demeure, me dit cet ange, avec un accent d'indéfinissable bonté. Ma mère, qui est bonne, ne vous refusera pas l'hospitalité. Ce sera pour vous un asile sûr, et mon père, soyez-en assuré, vous défendra contre toute attaque des Vendéens.

—Mais votre père, lui répondis-je est un chouan et il hait les bleus ?

—Oui, Monsieur, sur les champs de bataille, parce que cela doit être ainsi : mais lorsque les bleus sont sans défense et blessés, il peut leur offrir l'hospitalité.

Je me levai, et conduit par celle qui se faisait mon bon ange, j'arrivai bientôt malgré les souffrances que me causaient mes blessures, dans une maison de peu d'apparence, mais où régnaient toutes les vertus. La mère de ma libératrice me reçut à bras ouverts

et me prodigua les soins les plus intelligens, les plus dévoués, les plus empressés, sans jamais me demander qui j'étais, sans s'informer même de mon nom... Dans cette paisible retraite, je passai les jours les plus heureux de ma vie, auprès de ma Marie. Pauvre enfant ! quelle candeur enchantresse !... Tenez, Félix, voulez-vous que je vous dise tout ?... Je crois que j'en étais amoureux.

—Comment ! amoureux d'une enfant, interrompit le capitaine.

—Oui, amoureux d'une enfant ! Je ne l'ai point aimée comme on n'aime d'ordinaire les femmes, pour ses attraits et sa beauté ; je l'ai aimée comme un père aime sa fille.

—Et vous ne lui avez jamais confié votre amour ?

—M'aurait-elle compris ? Mais, tenez, voici la conversation que nous eûmes la veille de mon départ ; car une trêve de quelques jours ayant été signée, remis de ma blessure, je voulus aller rejoindre mon corps.

—Marie, lui dis-je, chère Marie, je vais partir ; il le faut ; mais, en méloignant, j'éprouve un profond regret de ne pouvoir rien vous offrir pour adoucir le sort de vos parens.

—Oh ! me répondit-elle, bien que pauvres, nous sommes heureux, parce que je suis sûre maintenant que, quoi qu'il puisse advenir, notre demeure sera respectée des bleus comme des nôtres. J'aimerais bien mieux un souvenir du cœur que toute autre chose.

—Un souvenir du cœur ! lui dis-je. Oh ! toute ma vie je penserai à vous, car je vous aime.

—Oh ! que dites-vous, mon Dieu ! s'écria-t-elle en sautant de joie : moi aussi je vous aime, oh ! je vous aime bien, quoique vous soyez bleu. Si mon père le savait, il me gronderait sans doute ; mais je n'y puis rien. Il me semble que j'ai toujours vécu avec vous, et je me trouve aussi à l'aise près de vous que près de mon frère. Hier, quand mon père vous a donné le sauf-conduit que vous lui avez demandé, je vous en voulus de nous quitter, et puis je me mis à pleurer pendant toute la soirée ; nous ne sommes pas de la même opinion.

—Marie, ne pleurez pas. Je jure que je reviendrai vous voir. Bientôt je serai riche, et alors... mais vous, me promettez-vous de m'attendre ?... Vous êtes un enfant, et vous m'oublierez, j'en suis sûr.

—Oh ! une enfant ! me répliqua-t-elle en faisant une délicieuse petite moue et en s'élevant sur la pointe des pieds... je vais avoir treize ans à Pâques... Tenez voyez-vous cette branche de rameau bénit ?... C'est elle qui me dira si vous m'oubliez.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Elle le vit et reprit vivement.

—Ah ! oui, vous, soldats républicains, vous riez de ce que vous appelez nos superstitions.

—Non, ma fille, je ne ris que du pouvoir que vous attribuez à ce rameau.

—C'est égal. Je vais vous expliquer ce mystère. Ce rameau se conserve intact en mémoire d'une personne aimée. Quand l'oubli survient, le rameau se dessèche et meurt... mais tant qu'il reste encore une seule feuille à la branche, toute espérance n'est pas perdue.

—C'est bien, lui dis-je. Je vous jure que votre rameau demeurera toujours entier.

L'heure du départ arriva et je ne me séparai de mes bons hôtes qu'en versant des larmes de reconnaissance. Marie monta au grenier et demeura à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle ne pût plus m'apercevoir ; et moi, de temps en temps, je retournais

la tête pour lui faire encore un signe d'adieu... Six ans se sont passés, durant lesquels la Vendée s'est pacifiée. J'ai parcouru l'Allemagne et l'Italie ; je suis devenu colonel, et....

—Et vous avez oublié Marie, interrompit Félix.

—Non vraiment. Bien que je n'aie pas pu m'occuper constamment d'elle, jamais son souvenir n'est sorti de ma mémoire... mais nous ne devons pas maintenant être très éloignés du bourg de G***.

En parlant ainsi, les deux officiers avaient toujours marché, sans s'apercevoir qu'au lieu de traverser la grande lande indiquée par le postillon, ils l'avaient tournée et s'étaient égarés. Ils cherchèrent leur chemin ; mais ne pouvant le rencontrer, ils se décidèrent à le demander à la première maison qu'ils trouveraient. Ils en aperçurent bientôt une d'assez bonne apparence ; ils se dirigèrent vers elle et en approchant, ils virent une famille entière agenouillée devant un petit calvaire de bois. Cette famille se composait d'un vieillard, d'une femme éplorée et d'un enfant d'une dizaine d'années. A la vue des voyageurs, ils se levèrent tous presque effrayés et allaient rentrer précipitamment dans la maison, lorsque la colonel arrêta le vieillard pour lui demander le chemin du bourg de G** ; le pauvre homme s'essuya les yeux et lui indiqua la route à suivre, d'une voix interrompue par les sanglots qu'il s'efforçait de contenir.

—Qu'avez-vous, lui demanda Maurice, quel malheur vous afflige ? est-ce un revers de fortune ? tenez, voilà ma bourse.

—Merci, mon bon Monsieur, répondit le vieillard. Nous étions pauvres, bien pauvres ; mais un héritage inespéré nous a rendus riches, et, grâce à Dieu, nous n'avons rien à désirer de ce côté. Le malheur qui nous afflige est bien plus grand et semble sans remède. Dieu seul et sa sainte mère peuvent faire un miracle, et nous implorions leur miséricorde quand vous êtes venu.

—Mais, pourrions-nous savoir ?

—Entrez et vous verrez....

Les voyageurs entrèrent dans la maison et suivirent le vieillard dans une petite chambre proprement meublée, où ils virent un prêtre assis au chevet d'un lit. Alors le vieillard leur dit :

—C'est ma fille qui se meurt... Les médecins ne peuvent rien connaître à sa maladie ; ils sont, par conséquent, impuissans contre ses ravages.

En effet, dans le lit ils aperçurent une jeune fille agonisante, et ils ne purent réprimer un mouvement de terreur en voyant les symptômes effrayans d'une mort prochaine. Le prêtre se leva, et après leur avoir demandé, s'ils connaissaient quelque chose à la médecine, encore que leur uniforme indiquât qu'ils devaient y être étrangers, il souleva la main de la pauvre jeune fille et pria le capitaine Durtal, qui se trouvait plus près de lui, de la prendre, ce que celui-ci fit, comme pour donner une espèce de consolation à la famille affligée qui l'entourait. Quant à Maurice, il n'avait pas osé s'approcher de la malade, et demeurait comme pétrifié à quelque distance.

La porte s'ouvrit alors, et le médecin entra. Il alla droit au prêtre et lui dit :

—L'avez-vous confessée ? Pouvez-vous me dire quelque chose qui puisse nous éclaircir sur cette étrange maladie ?

—Oui, répondit le prêtre ; mais je ne puis le dire qu'à vous seul.

Les voyageurs allaient se retirer ; mais le prêtre les retint.

—Veuillez attendre un moment, Messieurs, je vous en prie, leur dit-il. Je ne sais pourquoi, mais votre présence ici me donne

FF

une sorte d'espérance. Vous ne me connaissez pas : qu'importe ? le malheur excite les sympathies, même des étrangers.

Les officiers demeurèrent, et le médecin sortit avec le prêtre. Au bout de quelques minutes ils rentrèrent, et l'homme de l'art, allant vers le père affligé, lui dit :

—Nous ne pouvons rien faire. Votre fille meurt d'amour.

—D'amour ! s'exclama le vieillard terrifié. Cela n'est pas : cela ne peut pas être, ma fille me l'aurait dit. C'est impossible.

—Regardez, répliqua le médecin en lui montrant une branche de rameau déséchée attachée à la muraille ; quand cette dernière feuille sera tombée, votre fille n'existera plus.

Cette scène se passait devant les deux voyageurs. Le colonel, s'éveillant soudainement comme d'une léthargie, demanda si l'on connaissait le nom de celui qu'aimait la jeune fille.

—Non, répondit le prêtre ; Marie m'a dit qu'elle ne l'avait jamais su.

—Marie ! Marie ! s'écria Maurice, c'est elle... Marie mourante... je veux la voir.

Et il se précipita sur le lit en criant :

—Marie ! Marie ! réponds-moi.

La jeune fille fit un mouvement, leva la tête, et fixant ses yeux mourans sur le colonel, elle dit :

—Oh ! c'est lui ; c'est bien lui !

Et lui prenant les mains, elle les serra convulsivement.

Tous les assistans tremblaient, parce qu'après cet effort, ils croyaient lui voir rendre le dernier soupir. Mais le médecin approcha, et après avoir tâté le pouls de la jeune fille, déclara qu'il s'était opéré dans son état une révolution extraordinaire, et que si la crise continuait, toute espérance n'était pas perdue. Quelques instans se passèrent, et la jeune malade ouvrit de nouveau les yeux cherchant un objet sur le quel elle pût arrêter son regard ; Maurice s'approcha et lui dit en baisant ses mains :

—Je suis là, moi qui vous aime ; je suis venu comme je vous l'avais promis.

Alors la jeune fille se leva sur son séant, et s'écria avec force :

—Oh ! oui, c'est bien vous ! merci, mon Dieu !

Le colonel demeura près du lit, tandis que Durtal racontait aux parens de Marie ce que Maurice lui avait appris en chemin, ajoutant que le colonel était celui que Marie aimait depuis six ans.

La jeune fille recouvra complètement la santé, parce que Maurice ne voulut pas l'abandonner un seul instant, et au bout de quelque temps, on célébrait à Paris une noce somptueuse... C'était celle du colonel Maurice Lambert et de Marie, connue depuis, dans le monde, sous le nom de *la belle Vendéenne*

ERNEST MERSON.



UNE PLAISANTERIE DE JOURNALISTE



ÉTAIT à Strasbourg. Deux vieillards de cinquante à soixante ans se passaient la fantaisie de deux verres d'eau sucrée dans un estaminet solitaire de la rue de France. L'un de ces vieillards possédait une bonne mine de négociant très posé, très réfléchi, parlant peu et ne riant jamais ; il accélérât, à gros coups de cuiller, la fonte de son sucre. L'autre coiffé d'un bonnet de soie noire sous un chapeau de l'âge le plus respectable, avait la mine d'un homme qui vient d'essuyer une banqueroute, car le chagrin d'argent perdu caractérise la physionomie d'une façon toute particulière. Entre celui qui a perdu sa femme et celui qui a perdu sa fortune, vous trouverez autant de disparate qu'entre un suisse de cathédrale et un fossoyeur.

Le vieillard au bonnet de soie noire glissait deux morceaux de sucre dans sa poche, en jetant autour de lui des regards on ne peut plus sombres, avec l'air de dire : " Dieu merci ! j'en ai bien le droit après tant de catastrophes ! "

Son ami, qui venait de poser son verre à demi-vidé sur la table, le repousse alors, croise les bras d'une manière résolue et s'écrit sourdement : " Boucaud, tu as quelque chose. . . . "

Boucaud garde un instant le silence et se décide à répondre. " Oui. "

— Conte-moi ça, mon vieux.

— C'est long et c'est triste.

— Je m'en doute bien ; mais dire ses peines à un ami de cinquante ans, cela soulage.

— Tu as raison, mon brave Quentin ; mais je te le répète, c'est triste, c'est on ne peut plus triste. Ecoute-moi, et tu avoueras que je suis bien malheureux !

Il y a des journaux partout aujourd'hui ; c'est une peste, une ortie qui pousse, on ne sait pourquoi ni comment ; il y en a à Pontoise, à Carpentras à Quimper-Corentin ; que sais-je ? Il y en a même à Château-Thierry, notre patrie commune. . . . que Dieu confonde.

— C'est à dire, il y en avait, mais il n'y en a plus ; le directeur vient de lever le pied ; un polisson qui, à la faveur d'un peu d'esprit, se permettait de tourner en ridicule les personnes les plus respectables.

— A qui le dis-tu ! mais laisse-moi te raconter mon histoire. J'ai donc eu le malheur de recevoir toute une année, à titre de compatriote sans doute, le journal de Château-Thierry, sans m'être aperçu qu'un avis préalable me mettait en demeure de refuser la feuille maudite ou de me tenir pour abonné. J'ai eu le malheur de ne pas refuser, et, au bout de l'an, il y a trois mois de cela, le journal de mon pays ayant cessé de paraître, on me réclame 24 francs ; prix d'une année d'abonnement. Ma signature n'était engagée que par une espèce de lettre où je demandais un envoi pour essai ! je refuse donc tout net. . . .

— Et tu fis bien,

— Je fis très mal, mon ami. Tu vas voir. Huit jours après mon refus, je reçois de Château-Thierry une lettre qui me coûte 70 centimes de port. Tu sais que j'ai beaucoup d'amis et beaucoup d'affaires là-bas ; on m'écrit assez souvent de la ville et des

environs sans affranchir, et je retiens le port dans les règlements de compte. Devines-tu ce que me disais cette lettre ? . . . Peu de chose : " Monsieur, vous me devez vingt-quatre francs et vous le niez, vous êtes un fripon ! "

— Par exemple ! et tu n'as pas remis cette lettre au procureur du roi !

— Il n'y avait pas de signature. Je me croyais quitte avec ce misérable écrivain au prix de son injure. Huit jours plus tard, une lettre m'arrive encore de Fère-en-Tardenois, où j'ai quelques fonds de placés : 80 centimes de port. . . . Je l'ouvre, et qu'y vois-je ! " Monsieur, vous me devez vingt-quatre francs et vous le niez, vous êtes en fripon. "

— Hôôô. . . . c'est trop fort !

— Enfin, mon ami, j'ai payé successivement, dans l'espace d'un mois, huit ou dix ports de lettres pour le même objet. Il m'en arrivait de partout où j'ai des affaires ! J'en reçus même de Soissons, où mon fils est médecin. On avait imité son écriture à l'adresse :

— Mais c'est un scélérat que ce journaliste !

— Ne parle pas si haut. Je ne vivais plus ! quand le facteur m'apportait une lettre, j'hésitais dix minutes à la prendre, je la tâtais, je la pesais, je la flairais. De temps à autre c'était une lettre sérieuse de mon notaire ou de mes débiteurs ; le plus souvent c'en était une de l'infâme ! Il allait même jusqu'à les affranchir de très loin en très loin pour ajouter à mes incertitudes et m'égorger plus sûrement. Que faire ! Prévenir quarante à cinquante personnes que je ne recevrais plus de lettres non affranchies. Impossible ; il eût fallu en dire la cause, et je ne l'osais pas, et je ne devais pas l'oser. J'écrivis à cet homme pour lui offrir ses vingt-quatre francs ; j'affranchis même la lettre ! Il avait quitté le pays et l'on ne savait ce qu'il était devenu.

— Voilà une histoire abominable !

— Oui, abominable ; et quand tu sauras tout ! J'ai fini par en perdre la tête ; je refusais et je prenais les lettres non affranchies, à tort et à travers, et presque toujours le diable voulait que les siennes eussent la préférence. J'en ai un tiroir plein.

— Mais cet homme-là t'écrase de ports de lettre ?

— Ce serait peu de chose. Un jour, mon notaire de Condé-en-Brie m'écrivit (j'avais très bien reconnu son écriture) que je venais de perdre 500 frs. par ma faute, il m'avait prévenu, la huitaine précédente, de l'état fâcheux d'un de mes débiteurs qui, à la veille de faire faillite, me proposait, par préférence, un bon billet à escompter, sur lequel j'eusse retenu mes 500 fr. Je n'avais pas répondu : la lettre était demeurée à la poste, et la faillite venait d'être déclarée.

— Ho !

— Bah ! il m'a assassiné de tous les côtés ; de tous les côtés, mon cher ! il y a un mois au plus, on m'apporte du bureau Lafitte-Caillard une manne d'osier assez volumineuse, en réclamant onze francs de port. Je me tenais toujours en méfiance. Précisément, nous étions à la veille du premier janvier, cela pouvait venir de mon fils ou de mon frère. . . . Je donne onze francs ; j'ouvre la manne, j'enlève deux ou trois lits de paille et de foin, et que trouve-je ? une collection du malheureux journal avec une lettre. . . . dont je n'ai pas besoin de te dire le contenu. Huit jours après, une autre manne plus forte, encore non affranchie ; pour le coup je refuse.

— Je crois fichtre bien !

— Tu crois bien ? Mon notaire de Château-Thierry, qui ne m'écrit plus que *franco* depuis long-temps, m'a fait l'honneur de

m'apprendre que M. le baron de Ladoucette était furieux contre moi pour m'être permis de refuser une bourriche d'huitres et de gibier dont il m'avait fait hommage à la suite d'un échange de terrain entre nous. Le gibier et les huitres lui revinrent après un séjour de huitaine au bureau. Dieu sait en quel état....

—C'est à en devenir fou...

—Je n'en vaux guère mieux. Tu sais que j'ai eu un procès à notre cour royale d'Amiens ; un procès qui a fini mal, en raison de l'impossibilité où je suis de m'occuper sérieusement de mes affaires ; la tête n'y est plus. Eh bien ! on me fait dire à la poste qu'il m'arrive d'Amiens un gros rouleau ficelé et cacheté, avec cette souscription au dessous de mon adresse : "Papiers d'affaires ; cour royale d'Amiens ; pressé." Mon procès était encore pendant, cela devait être un envoi de mon avocat. Je paie neuf francs, je signe au registre, je rentre chez moi plein d'une préoccupation qui ne me quitte plus.... Le rouleau contenait un bout de queue de billard dont on avait ôté la masse d'ivoire ! et sur un papier qui l'enveloppait, comme une devise autour d'un mirilton, encore la phrase intermale : *Vous me devez vingt-quatre francs et vous le niez ; vous êtes un fripon !*

—Et tu n'a consulté personne ?

—Que veux-tu que je consulte ? J'en ai parlé au préfet et au général, cela les a fait rire, et ils ne me rencontrent pas sans me demander des nouvelles de mon correspondant le journaliste. L'épouse même du préfet n'a pas même craint de dire qu'elle serait enchantée de connaître ce jeune homme.

—C'est du cynisme administratif !... Cependant, voyons, Boucaud, il doit y avoir quelque chose à faire, que diable !

—J'ai tout fait ! J'ai écrit à mes amis de Soissons, de Château-Thierry, de Meaux, de Paris, de tous les cantons de mon arrondissement, tantôt pour interrompre mes correspondances et faire subir une espèce de blocus continental aux lettres de cette vile créature, tantôt pour la découvrir et lui payer ses 24 fr., avec indemnité s'il en exigeait, le misérable ! impossible de mettre la main dessus. Et puis, des lettres d'affaires inattendues profitent toujours de l'occasion où je ne veux pas de ports pour m'arriver. On dirait que tout le monde s'entend avec lui. Bref, j'ai résolu de ne plus rien refuser, cela me coûtera moins cher encore. Je suis même allé, il y a cinq ou six jours, au bureau de poste, pour prendre toutes mes lettres mises au rebut. C'est comme un guignon ; il y en avait dix-neuf venues de je ne sais où, et pas une qui ne fût de lui !

—Et toujours la même chose ?

—Toujours.

—Et maintenant, tu reçois tout ?

—Oui, tiens, j'en ai une dans ma poche qui m'est arrivée hier de Pontoise.

—Est-ce que tu y connais quelqu'un ?

—Non ; mais c'est égal, on ne peut pas savoir ; d'ailleurs c'est un parti pris depuis ma dernière histoire ; je me ruinerai en ports, s'il le faut.

—Quelle histoire donc ?

—Voilà : tu connais mon mauvais garnement de frère, commissaire de police à Vilparisis ?

—Oui, bon garçon, un peu léger.

—Léger d'argent surtout. Tout récemment, on vient un soir me prévenir que deux demoiselles et un jeune garçon m'arrivaient par la diligence, et m'attendaient au bureau Laffitte et Caillard.

—Est ce franco, au moins ?

—Non ; il fallait payer 130 fr. de port pour les trois places. J'envoie l'expédition au diable, comme tu penses bien. Et puis, je réfléchis que pour l'envoi de deux filles et d'un garçon, il serait très difficile de me tromper ; cela parle, cela se laisse voir, au rebours des lettres et des paquets. Je me dirige donc, plongé dans un abîme d'incertitude, vers le bureau de la diligence ; il y avait un jeune garçon ! peut-être est-ce mon journaliste, me disais-je, tant mieux.

—Oui, tu l'aurais étrillé d'importance....

—Au contraire, je lui aurais demandé son amitié, le gremlin, pour qu'il me laissât tranquille le reste de mes jours. J'arrive au bureau, et j'y trouve, quoi ? deux nièces et un neveu que m'expédiait mon animal de frère, avec les places à payer depuis Vilparisis jusqu'à Strasbourg !

—Et.....

—J'hésitais, mais tout ça s'est mis à pleurer comme des veaux, il a bien fallu les emmener.

—Dans ton petit logement ?

—J'y ajoutai deux chambres garnies au troisième. Mais que c'est agréable pour un homme veuf, pour un receveur d'enregistrement, qui vit à l'hôtel en garçon, deux filles de quinze à seize ans et un grand dadaï à peu près du même âge.

—Comment diable ton frère t'envoie-t-il ainsi ses enfants sans te prévenir.

—Il m'a prévenu, l'imbécile ! il m'avait prévenu deux fois. Mais, ne voulant plus recevoir aucune lettre qui ne fût affranchie, et les deux siennes étant restées au bureau de la poste, je n'avais pas pu les refuser, ce que je n'eusse pas manqué de faire.

—Et enfin, que sont devenus ces pauvres enfants ?

—Pauvres enfants ! Le garçon ne quittait pas le café ; les deux filles.... tout cela avait un appétit d'enfer ; j'ai pensé que le plus économique était encore de les renvoyer à Vilparisis en payant 130 fr. pour leurs places.

—Et tu as payé de nouveau ces 130 fr. !

—Toujours. Qu'importe 130 fr. de plus ou de moins à un homme qui se ruine ?

—Allons donc !

—Oui, mon cher, j'en suis là ; oui, c'est à ce point. Je me ruine. Quentin, entends-tu ; je me ruine pour avoir refusé de payer 24 fr. à un.... je ne sais plus quel nom lui donner. Cela t'étonne. Eh bien ! tu sauras que ces abominables 24 fr. me sont entrés dans l'esprit comme un coup de couteau dans le ventre. Depuis trois mois je ne fais plus un compte dans mon bureau d'enregistrement qui n'aboutisse à 24 fr. Je n'ai pas fait un état que l'on ne me le renvoie de Paris pour cause d'erreur grave dans les additions. Il est des chiffres damnés qui son là, devant mes yeux nuit et jour : 9 fr., 11 fr., 130 fr., 500 fr. Il faut que je les écrive, c'est plus fort que moi, et cela embrouille tous mes comptes....

Tu es bien malheureux...

Oh ! oui, bien infortuné ! Mais apprends, pour finir, que j'ai reçu ce matin, du directeur général des domaines, une lettre des plus rudes qui me fait pressentir une destitution pour cause de concussion et d'incapacité.

—Quoi ! tu aurais fait...

—Dans ma situation d'esprit on peut tout faire. J'avais bien retenu, un jour, onze francs pour enrégistrement d'une annonce judiciaire, au lieu de un franc et le dixième, mais c'était un journal, un journal du même format que celui de Château-Thierry... J'y avais vu trente-six chandelles....

— Sais-tu ce que je ferais, Boucaud ?

— Tu m'obligerais de me le dire.

— J'irais de suite me jeter aux pieds du directeur, je lui raconterais toute la chose. Il en serait ému, car ça fend le cœur. Je lui demanderais mon changement avec un congé de trois mois. Je laisserais une procuration générale à un ami sûr pour mes affaires privées, et j'irais passer mon trimestre en Angleterre ou en Algérie pour dépister le brigand...

— Quentin, si tu crois avoir raison dans ton projet, je suis prêt à t'obéir. Emmène-moi, mon ami, je ferai tout ce que tu voudras comme un enfant, puisque aussi bien je ne suis plus capable de reconnaître ma main droite de ma main gauche.

— Sortons, et allons causer de cela chez toi...

Les deux bons vieux amis sortirent après que le pauvre receveur d'enregistrement eut jeté sur le comptoir 80 centimes, prix d'un récent port de lettre, pour les deux verres d'eau sucrée. Le père Quentin emmena le père Boucaud le soir même ; mais celui-ci devint fou dans la diligence, et il est maintenant confié aux soins d'un docteur qui a établi à Fontainebleau une maison *ad hoc*. Sa manie est des plus bizarres ; il croit que toutes les personnes qui l'approchent lui réclament 24 francs pour un abonnement de journal. Il se fouille avec angoisse, et, à défaut d'argent, il veut donner son chapeau, sa redingote, son gilet, ses souliers, sa culotte même.—La vue du docteur le terrorise ; il le prend pour le journaliste de Château-Thierry, et il voit dans chaque gardien un facteur de la poste aux lettres. A....D....

La morale de cette petite histoire est excellente. Nous la recommandons particulièrement à la méditation de nos abonnés retardataires.—(Ed. Album.)

des larmes, en répandre souvent, et puis.... s'anéantir ! Ah ! que les incrédules cessent de conjurer contre eux-mêmes ! Pour eux le monde est un chaos ; l'homme, une énigme ; et la vie, un long malheur. Qu'ils ouvrent leur cœur à nos sublimes espérances : le chaos se débrouille, l'énigme s'explique ; partout ils verront empreint le sceau de l'immortalité. L'être dont nous jouissons n'est ici-bas que dans son principe ; bientôt il doit se développer, et s'étendre des portes du tombeau aux bornes de l'éternité. La fin de l'homme, c'est Dieu mérité par les vertus, possédé dans la plénitude de son bonheur et de sa gloire ; et, si notre faiblesse nous épouvante, un médiateur nous est donné, pontife des biens à venir, toujours vivant, toujours présent au trône de Dieu pour intercéder en notre faveur.

Ainsi le chrétien marche avec assurance, les yeux toujours fixés sur le terme où il aspire ; l'espérance est sa lumière, comme elle est son appui. Si la vie présente est un combat, voici l'arme qui doit la défendre ; si le monde est une mer orageuse, elle est le gouvernail qui doit diriger sa course ; et si la terre est une région de ténèbres, l'espérance vient briller aux cieux comme une étoile fortunée, pour le guider à travers les ombres de la mort.

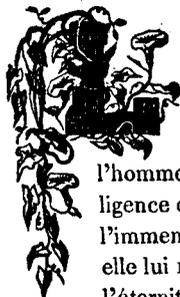
L'abbé LEGRIS-DUVAL.



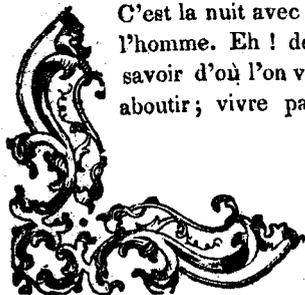
LA FOI.

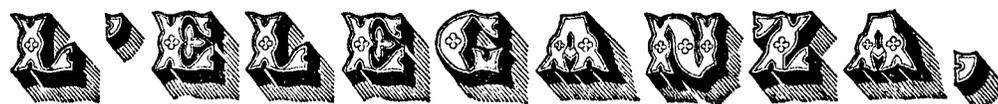
Le doute, c'est la mort ; et la foi, c'est la vie,
Pure, immense et sans fin pour qui la voit suivie
De cet avenir éternel,
Qui n'aura ni douleur, ni doute, ni limite,
Et dont tout parle à l'âme alors que l'on médite,
Le soir en regardant le ciel.

Madame MELANIE WALDOR.



A foi, toute mystérieuse qu'elle est, répand seule sur la vie humaine quelque lumière et quelque grandeur ; l'incrédulité n'établit rien, c'est la philosophie du néant. Elle nie Dieu, l'âme, l'avenir ; elle se présente à l'homme comme une ennemie ; elle lui dispute cette intelligence qui se mesurait avec l'infini, et se jouait dans l'immensité des cieux comme dans son domaine à venir ; elle lui ravit tout, jusqu'à la réalité de ses vertus et à l'éternité du bonheur. Si elle porte quelque lumière, c'est la lumière de la foudre ; elle détruit tout ce qu'elle atteint. C'est la nuit avec tous ses ténèbres, qui descend dans le cœur de l'homme. Eh ! de quels voiles elle l'enveloppe ! Exister sans savoir d'où l'on vient, et ne pas soupçonner même où l'on doit aboutir ; vivre parmi les calamités et les crimes ; voir couler





POLKA.

MUSIQUE DE M. E. MONIOT.

A MADemoiselle LOUISE LEROY.

Allegro quasi andantino.

Piano.

ff pédale *pp* *ff ped.*

pp

ff ped. *pp* *ff ped.*

6 *pp* *mf* *Trio.*

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with a fermata over the first measure, followed by a series of eighth notes. The lower staff is in bass clef and provides harmonic accompaniment with chords and moving lines. Dynamics include *pp* (pianissimo) and *mf* (mezzo-forte). A section labeled *Trio.* begins in the second measure of the upper staff.

ten

The second system continues the musical piece. The upper staff features a melodic line with a *ten* (tension) marking above it. The lower staff continues the accompaniment. The system concludes with a double bar line.

ff staccato ped. *pp* *ff ped* *pp*

The third system is characterized by a rhythmic accompaniment in the lower staff, primarily consisting of chords. The upper staff has a melodic line with some rests. Dynamics include *ff staccato ped.* (fortissimo staccato with pedal), *pp* (pianissimo), *ff ped* (fortissimo with pedal), and *pp* (pianissimo).

1^{re} fois. 2^{ème} fois. *mf*

The fourth system includes a first ending marked *1^{re} fois.* and a second ending marked *2^{ème} fois.*. The upper staff has a melodic line, and the lower staff has a rhythmic accompaniment. The dynamic is *mf* (mezzo-forte).

ten *mf*

The fifth system continues the piece. The upper staff has a melodic line with a *ten* marking. The lower staff has a rhythmic accompaniment. The dynamic is *mf* (mezzo-forte).

The sixth system concludes the piece. The upper staff has a melodic line, and the lower staff has a rhythmic accompaniment. The system ends with a double bar line.

Musical score for piano, consisting of five systems of staves. The first system includes a treble clef staff with a 'ten' marking and a bass clef staff with a forte (*f*) dynamic. The second system features a 'CODA.' marking, a fortissimo (*ff*) dynamic with a pedale (*ped*) instruction, and a pianissimo (*pp*) dynamic. The third system shows a fortissimo (*ff*) dynamic with a pedale (*ped*) instruction and a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The fourth system includes a trill (*tr*) marking, a 'rall. tr 8va....' instruction, an 'écho, ppp' marking, and a 'ped molto più lento.' instruction. The score concludes with a double bar line.

PAROLES
 DE
M. ***

C'EST MON SECRET.

MUSIQUE
 DE
 Mlle Laurentine BELLET.

— ♪ ROMANCE. ♪ —

Allegretto

PIANO.

Piano introduction for the piece, marked 'Allegretto' and 'PIANO.'. It consists of two systems of staves. The first system features a treble clef staff with an 8va marking and a bass clef staff. The second system continues the piano accompaniment. The score concludes with a double bar line.

VICTOR—

Réponds à ma pri - é - - re, Veux - tu me dé - so - ler ? Zo - é pour-quoi te

ZOE VICTOR

tai - - re ? Je ne dois pas par-ler. Vois ma dou-leur ex- trê - - me ! Dis-moi : Vic-

ritard ZOE un peu animé *ritard* un peu pressé

tor, je t'ai - - me ! Victor est in - dis-cret ; C'est mon secret, Et je veux garder mon secret.

II.

VICTOR.— Dis que le mariage,
Un jour nous unira,
Que tu n'es pas volage !
ZOE.— Dois-je dire cela ?
VICTOR.— Oui je le vois, cruelle,
Zoé m'est infidèle
ZOE.— Victor est indiscret
C'est mon secret
Et je veux garder mon secret.

III.

VICTOR.— Dis au moins : prends courage,
Ce mot me suffira ;
Mais il me faut un gage ;
ZOE.— Zoé le donnera.
VICTOR.— Oh ! que mon cœur bat vite
Mon Dieu ! comme il palpite
ZOE.— Mon Victor sois discret,
C'est mon secret
Victor, garde bien mon secret.